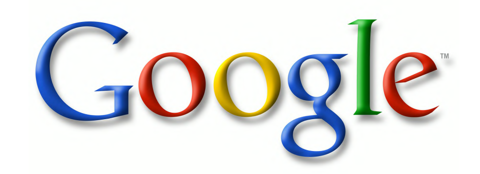
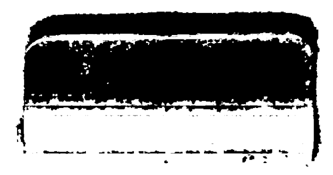






LA TERRE HABITABLE
VERS L'ÉQUATEUR

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΠΕΡΙ ΤΟΝ ΙΣΗΜΕΡΙΝΟΝ ΟΙΚΗΣΕΩΣ

PAR

POLYBE

NOTICE SUR CET OUVRAGE

ET

Sur les itinéraires des Anciens dans l'Afrique occidentale

AVEC DEUX CARTES

PAR

E.-F. BERLIOUX
Professeur de géographie à Lyon.

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, Libraire-Commissionnaire
5, rue Jacob.

1884



L'auteur sera heureux d'offrir son travail aux Sociétés de géographie françaises et étrangères, aux Universités, aux grandes revues et aux grand journaux, qui le demanderont.

INTRODUCTION

Cette notice contient deux études qui se complètent mutuellement, mais qui ont été écrites à deux dates différentes. La seconde, la plus ancienne des deux, fait connaître le voyageur qui a visité, le premier, les terres équatoriales, et qui a constaté que ces terres étaient habitées et riches. Cela se passait il y a plus de deux mille ans.

Il est facile de comprendre l'importance de ce voyage. Les vieilles traditions et la science primitive enseignaient que l'Afrique intérieure était inhabitable dans le voisinage de l'équateur: c'est même pour cela que nous donnons le nom de zone torride aux terres situées sous cette latitude. Le voyageur en question constata que la science et l'opinion avaient tort; que cette zone n'est pas stérile, mais qu'elle est couverte d'une végétation souvent vigoureuse; qu'elle n'est pas brûlée, mais que des pluies torrentielles l'arrosent et y forment des fleuves puissants; qu'elle n'est pas pauvre et inhabitée, mais qu'elle compte entre les terres les plus riches de l'univers et qu'elle nourrit des troupeaux innombrables, si l'on s'en tient à une appréciation générale. Le voyageur constata tous ces faits de ses yeux, dans une expédition qui compte entre les plus merveilleuses, et il les exposa dans un livre dont le titre est très significatif, le livre *De la terre habitable vers l'équateur*.

Il faut savoir tout de suite que ce livre a été écrit par Polybe, que l'illustre historien traversa un jour l'Afrique occidentale depuis le détroit de Gadès jusqu'aux plateaux qui s'étendent au sud des sources du Niger, et qu'il arriva dans des terres

lointaines où les voyageurs modernes n'ont pas encore pénétré, aux régions élevées qui s'étendent à l'est du pays actuel de Libéria. Outre la description des terres qu'il parcourut et le récit de sa campagne lointaine, il en rapporta des observations d'une grande valeur sur le climat de ces contrées, et ces observations lui permirent d'affirmer que les terres les plus arides sont vers les tropiques, tandis que les terres de l'équateur sont arrosées par des pluies abondantes et d'une grande fertilité. Il a même expliqué cette différence par des raisonnements pleins de sagacité que l'on connaîtra bientôt et dont la science doit tenir compte.

Tous ces faits, un voyage lointain à travers des terres inconnues, les observations recueillies dans cette campagne, des discussions théoriques donnant à la connaissance générale du globe une base nouvelle et vraiment scientifique, tout cela permet d'affirmer que l'apparition du livre *De la terre habitable vers l'équateur* marque une date importante dans l'histoire de la géographie et dans celle de la science.

On trouvera le récit abrégé de ce voyage et l'exposition à peu près intégrale des résultats scientifiques rapportés par l'explorateur dans la seconde partie de cette notice, un mémoire qui a été lu sous forme de causerie, de discours si l'on veut, devant une Société savante de Lyon. A cause de cette forme même, l'auteur n'a pu y donner la reconstitution complète du livre de Polybe. D'autres raisons, d'ailleurs, que l'on connaîtra bientôt, le forçaient à ajourner cette reconstitution. Il s'est donc contenté d'une étude préliminaire qui devra être reprise plus tard. Malgré cela le lecteur pourra s'assurer que ce mémoire, pour être abrégé, signale un grand nombre de faits qui ont été ignorés jusqu'a ce jour, et qu'il donne une critique entièrement nouvelle des textes dans lesquels l'expédition de Polybe est racontée.

La première partie de cette étude a été écrite un an après

la seconde. Cependant elle doit prendre le premier rang dans cette publication parce qu'elle explique la carte au moyen de laquelle la relation de l'illustre voyageur est devenue intelligible. Elle fait connaître en même temps tous les itinéraires des anciens dans l'Afrique occidentale.

Alors on voit que cette notice est composée de deux mémoires rédigés à des dates différentes, mais ayant entre eux des rapports étroits : le premier sur les anciennes routes de l'Afrique de l'ouest, le second sur le voyage de Polybe. L'importance de cette dernière étude est manifeste par elle-même. Celle de l'autre mémoire n'est pas moins grande. On le reconnaîtra quand on aura vu sur quelles vastes contrées s'étendait le réseau des routes anciennes, combien ces renseignements apportent d'indications utiles aux voyageurs modernes, et quelle est la valeur des documents qui les ont fournis.

L'ensemble des routes parcourues par les anciens dans l'Afrique occidentale s'étendait sur une aire immense, allant de l'Atlas aux terres équatoriales. Elles rayonnaient sur tout le Sahara de l'ouest, pour employer une expression de la géographie moderne. Ensuite elles s'enfonçaient dans le Soudan en partant du Sénégal ou N'Dar, un nom que les Africains n'ont pas oublié, ou des rives du Niger, ou bien encore du lac Libyen qui s'appelle aujourd'hui Tchad. Elles arrivaient jusque dans le voisinage du Congo, où l'on ne tardera peut-être pas à retrouver leurs traces. Cela suffit pour montrer qu'il y a utilité pressante à publier ces itinéraires et à les faire connaître à nos voyageurs. On les trouvera dans la carte qui est à la fin de ce volume et dont il faut connaître maintenant la construction.

Cette carte est composée de trois éléments. D'abord elle a été dressée au moyen de la table de la Libye intérieure de Ptolémée et elle reproduit textuellement toutes les données de cette table. En second lieu elle donne le tracé des itinéraires

anciens mesurés et orientés d'après des indications dont on appréciera bientôt la valeur. Enfin elle indique l'identification ou la correspondance des noms anciens avec les noms modernes pour un grand nombre de points.

Ce travail d'identification est une recherche des plus délicates pouvant donner lieu à de nombreuses méprises. Cependant on comprendra que le danger diminue quand il s'agit, non pas de déterminer la place et le nom d'une localité isolée, mais de trouver une série de stations échelonnées sur la même route. Plus la série est nombreuse, plus les coïncidences se multiplient entre la carte ancienne et la carte moderne, plus aussi les chances d'erreur diminuent, et il arrive même un point où ces chances disparaissent : le lecteur reconnaîtra peut-être que la carte publiée dans ce volume est arrivée jusqu'à ce point.

Alors il s'agit de savoir comment on a retrouvé les routes qui ont permis de poursuivre avec sécurité ce travail d'identification, et qui fourniront aussi les moyens de comprendre les relations des anciens.

Dans cette recherche nouvelle, si l'on se borne à consulter les documents qui nous rappellent ou nous racontent les expéditions africaines des anciens âges, on ne tarde pas à reconnaître que ces récits présentent les plus grandes difficultés. A la fin même, on constate que ces difficultés sont d'une nature particulière : toutes les relations qui se rapportent à l'Afrique occidentale, qu'elles soient restées entières ou qu'elles aient été lacérées par le temps, sont remplies d'obscurités primitivement voulues et destinées à cacher le secret du commerce africain. Le secret était la loi suprême de ce commerce, et il a été imposé à tous ceux qui ont visité cette contrée, sauf à un seul. Ce voyageur, qui fait exception, est l'historien Polybe. Non seulement l'illustre explorateur s'est trouvé dans des conditions qui lui permettaient de s'affranchir de cette loi,

mais il voyageait avec l'intention formellement exprimée de voir les choses de près et de les raconter. Il a tenu sa résolution, il a tout vu et tout raconté ; seulement il est arrivé que son livre a été supprimé, lacéré, au point qu'il n'en reste que des débris inintelligibles par eux-mêmes ; les maîtres du secret ont été plus forts que l'ami de Scipion Emilien, que l'explorateur ayant sous ses ordres une flotte romaine.

Ce fait, la ruine du livre de Polybe, paraît encore plus extraordinaire quand on voit que la relation de Hannon le Carthaginois, qui a été écrite à une date plus ancienne et dans une langue étrangère aux Romains et aux Grecs, nous a été conservée entière, dans une traduction. Mais aussi ce récit respecte le secret du commerce africain : c'est un véritable modèle de réticence et d'obscurité dissimulées sous une sincérité apparente. A cause de cela, il nous est arrivé intact. Il est vrai également qu'il est resté scellé : non seulement il n'a rien dit du secret de l'Afrique intérieure, mais personne, jusqu'à ce jour, n'a pu nous donner l'explication complète de ce livre étrange.

La conséquence de cette enquête, que l'on peut renouveler si l'on veut, c'est que les relations parlant de l'Afrique de l'ouest, sont inexplicables par elles-mêmes. Le seul moyen de les comprendre et d'en dévoiler le secret, c'est de dresser d'abord une carte donnant les itinéraires des anciens, et le seul moyen de découvrir ces itinéraires, c'est de les chercher dans les tables de Ptolémée. Cette seconde enquête s'est opérée dans des conditions que l'on peut comprendre maintenant.

On sait en quoi consistent les tables de Ptolémée. Ce sont des listes de noms propres et de chiffres, et ces derniers représentent des longitudes et des latitudes. Ces listes, toujours difficiles à interpréter, deviennent particulièrement obscures quand il s'agit de pays lointains pour lesquels les termes de comparaisons font défaut.

Pour l'Afrique intérieure, la difficulté atteint la dernière limite. Cependant cette difficulté se dissipe peu à peu quand on recherche sous les données des tables ptoléméennes les matériaux primitifs qui ont servi à dresser ces tables et dont le géographe n'a rien dit. Il est évident, en effet, que Ptolémée a confectionné ses tables africaines en consultant les itinéraires des voyageurs qui ont visité ce pays, et que ces itinéraires ont laissé des traces dans les tables. L'expérience ne tarde pas à confirmer cette supposition et à faire connaître la nature de ces itinéraires.

Ces derniers avaient une valeur toute spéciale. Ils n'avaient pas été tracés par des voyageurs accidentels ayant traversé une fois les pays africains comme des curieux et pour n'y plus revenir. C'étaient des cartes routières véritables, qui avaient été dressées aux frais et pour l'usage de certaines compagnies de commerce exploitant ces contrées. Chaque route, avec ses stations, avec ses détours, avec l'indication des distances, était décrite dans une notice particulière, probablement sur un rouleau, et cette notice était remise à l'agent de la compagnie chargé de diriger une caravane sur la route désignée. Cela ressort des résultats mêmes auxquels on arrive quand on a reconstitué ces routiers.

Les marchands qui étaient à la tête des sociétés africaines consentirent un jour à communiquer ces documents au directeur de l'observatoire d'Alexandrie. Ils autorisèrent même quelques astronomes à accompagner les caravanes dans leurs voyages sur les grandes routes du nord, celles qui allaient d'Alexandrie et de Leptis à l'embouchure du N'Dar ou du Sénégal; mais ils ne leur permirent pas de suivre celles qui allaient vers les terres équatoriales. C'est avec les renseignements rapportés par ces astronomes et avec les routiers des compagnies que Ptolémée a dressé sa carte. Les observations des astronomes se trouvent dans le huitième livre de sa géo-

graphie sous une forme qui a besoin d'être discutée de près. Quant aux routiers, il a fallu les reconstruire.

Il ne sera pas question dans cette étude des observations astronomiques ni de la discussion détaillée à laquelle chaque route a été soumise : tout cela se trouvera plus tard dans un travail complet. Pour le moment il s'agit seulement de montrer comment les itinéraires anciens ont été retrouvés et reportés sur la carte qui est à la fin de cette publication, et de faire voir que cette carte contient des renseignements utiles, presque indispensables, pour nos voyageurs. C'est un travail sommaire dont la publication s'explique par la nécessité de faire connaître ces indications, mais qui n'est, en réalité, que la préface d'un travail plus large devant paraître dans la suite.

La reconstitution des anciens routiers s'est faite d'après une méthode très simple. Il est évident en effet que chacune des routes anciennes a dû laisser des traces sur la table de Ptolémée, quoique le géographe n'en dise pas un mot, parce que les noms de villes et de peuples, les indications de toute sorte, s'y pressent plus nombreuses sur les lignes suivies par les caravanes. Ce sont ces lignes quil faut chercher d'abord. Quand on en a découvert une, on consulte ensuite les documents modernes pour connaître les routes actuelles qui traversent les mêmes pays et les comparer avec les routes anciennes : c'est que les chemins passent toujours sur les points mêmes où la forme du sol leur ouvre un passage quand il s'agit d'une contrée où le travail de l'homme n'est pour rien dans l'ouverture de ces chemins. En poursuivant cette comparaison avec patience, on ne tarde pas à découvrir des coïncidences nombreuses entre les deux séries de documents. A la fin même, on peut reconstituer l'un après l'autre tous les itinéraires des anciens.

On est sûr d'avoir réussi : la comparaison de la carte ancienne et de la carte moderne donne des résultats certains,

lorsque les routes tracées sur l'une et sur l'autre ont la même direction, les mêmes points de départ et d'arrivée et lorsqu'elles présentent des stations portant des noms identiques. La certitude augmente à mesure que ces coïncidences se multiplient. Elle devient complète lorsque les relations modernes montrent dans les pays traversés par les anciens explorateurs, des souvenirs, des traditions ou des preuves matérielles, rappelant les visites d'autrefois. Mais la condition première, essentielle, de ces reconstitutions, c'est que la mesure des distances soit la même sur les deux cartes, et que l'on puisse la suivre avec le compas sur l'une et sur l'autre d'un bout à l'autre de chaque itinéraire.

Cette méthode, qui consiste à reconstituer les documents primitifs avec lesquels Ptolémée a dressé ses listes, est la condition indispensable pour comprendre toutes les tables du géographe, l'auteur de cette notice l'a déjà démontré plusieurs fois. Ce qui donne un caractère particulier aux matériaux primitifs ayant servi pour dresser la carte de la Libye intérieure, c'est que ces documents consistaient en des routiers apartenant à des compagnies commerciales ; c'est que les routes qu'ils décrivaient ont été suivies pendant de longs siècles, si bien que l'histoire de ces routes est l'histoire même de l'Afrique intérieure; enfin c'est que le commerce pratiqué sur ces grands chemins était un monopole dont l'exploitation restait entourée de secret. Tout cela sera démontré par des faits qui nous apprendront en même temps le secret de ce commerce.

Les routes parcourues par les explorateurs de l'Afrique occidentale se partageaient géographiquement en trois groupes. Il y avait d'abord celles qui traversaient l'Atlas de l'ouest ou qui longeaient les pentes méridionales de cette montagne en allant de l'Océan à la Méditerranée centrale. Celles du second groupe couraient à travers le Sahara et sur le rebord septentrional du Soudan, pour donner à ces contrées les noms

qu'elles portent aujourd'hui. Les routes du troisième groupe étaient celles qui pénétraient dans l'Afrique équatoriale en partant du Sénégal, du Niger et du lac Tchad.

Celles du premier groupe n'étaient plus fréquentées à l'époque romaine par suite même de l'établissement des Romains sur la côte de la Méditerranée. Les vaincus et les ennemis de cette domination étrangère s'étaient portés sur le rebord du désert et avaient fermé leur pays aux marchands venant du littoral. A cause de cela Ptolémée n'a pas décrit ces routes sur sa table, et on ne les trouvera pas sur la carte dressée d'après ses données. Cependant ces routes avaient eu une grande importance dans les âges du passé, particulièrement celle qui courait de la Petite-Syrte à l'Océan par le sud de l'Atlas. On verra que les Phéniciens avaient solidement occupé cette voie qui conduit rapidement à l'Atlantique et qui permet de fermer l'accès de l'Atlas aux maraudeurs venant du désert.

Les deux autres réseaux ont été connus de Ptolémée, et ce sont ceux-là qui ont été tracés sur la carte jointe à cette notice. Cependant on sait que le géographe avait reçu des renseignements plus complets sur les routes du nord que sur celles du midi; que ses agents n'avaient point visité ces dernières, et qu'il n'avait jamais connu le secret des caravanes envoyées dans les contrées méridionales. Il a fallu s'adresser aux voyageurs modernes pour avoir des indications sur ce commerce lointain : c'est en lisant leurs relations, en voyant ce qu'ils nous racontent des pays visités par les anciens et de leurs richesses, qu'il a été possible de deviner ce que les marchands d'autrefois y allaient chercher.

On voit maintenant, d'une façon plus nette, quel est le plan et le but de cette notice. Elle donne un résumé rapide, mais complet, des anciennes explorations dirigées vers l'Afrique occidentale, elle rappelle les expéditions qui ont parcouru les pays compris entre l'Atlas et le Congo ; elle indique les

documents anciens où ces expéditions sont racontées ; elle expose les principes qui permettent de comprendre ces relations ; enfin, elle offre à nos voyageurs des informations dont ils ont besoin et qui peuvent préparer des découvertes ; mais elle ne donne pas une discussion complète et définitive des documents qu'elle emploie, elle est simplement la préface raisonnée d'un travail plus vaste qui paraîtra dans la suite. C'est un tableau d'ensemble de toutes les entreprises dont l'Afrique de l'ouest a été le champ d'action.

Ce tableau nous permet de suivre, depuis les âges les plus reculés jusqu'au commencement de notre ère, les expéditions que les peuples commerçants de la Méditerranée ont dirigées vers ces contrées, et il nous montre que ces entreprises ont eu un caractère de grandeur et de puissance que l'on n'avait pas soupçonné. Dans les âges lointains, le peuple des Atlantes, qui a laissé son nom à l'Atlas, a ouvert la route allant de la Méditerranée centrale à l'Océan, et a établi le centre de son empire sur le littoral qui regarde les Canaries, au sud de la grande chaîne de montagnes qui court sur l'Afrique du nord.

Les Phéniciens, qui ont ruiné cet empire, en ont suivi l'exemple; ils se sont établis solidement sur la route venant de la Petite-Syrte et ont occupé les villes libyennes qui s'élevaient sur les côtes de l'Atlantiqne. Quand les Carthaginois sont arrivés à leur tour, c'est encore dans les mêmes villes et sur cette côte, qui n'a jamais été explorée de près, qu'ils ont établi le centre de leurs colonies océaniques.

A l'époque romaine, cette région privilégiée et intéressante, qui s'étend au sud de l'Atlas occidental, est devenue un foyer d'hostilité contre les conquérants possesseurs des terres du nord. Et cette hostilité contre les Européens, qui domine encore aujourd'hui dans le même centre, ne disparaîtra que le jour où l'on aura repris cette lointaine tradition des Atlan-

tes, des Phéniciens et des Carthaginois, et rétabli la route qui permettra de fermer l'Atlas aux incursions du désert et de surveiller les populations du Sahara.

Tous ces faits sont rappelés ou racontés dans cette notice, et ce tableau ne donne pas seulement des révélations curieuses, il apporte aussi des conséquences utiles.

Il montre que nous avons besoin de connaître ces événements d'autrefois pour reprendre et réaliser dans des conditions meilleures les entreprises des anciens. Et cette connaissance, nous en avons besoin sans retard, parce que nos voyageurs sont en marche sur les routes suivies dans les vieux temps. Elle est nécessaire à ceux qui s'intéressent à ces expéditions et aussi à ceux qui les conduisent. Les uns et les autres, dans des mesures diverses, ont besoin d'avoir une carte qui leur montre les anciens itinéraires, de connaître les vieilles expéditions qui ont suivi ces routes et de comprendre les relations qui les racontent.

En arrivant à la fin de cette introduction, l'auteur croit inutile de s'excuser longuement au sujet de certaines irrégularités que l'on pourra remarquer dans le plan de cette étude, et qui étaient inévitables. Comme la seconde partie de cette notice a été écrite la première et qu'elle devait former un tout complet par elle-même, on y retrouvera un certain nombre de faits que l'autre partie a dû reprendre pour les expliquer d'une façon plus complète. Le lecteur sera indulgent pour ces répétitions forcées et pour quelques digressions autorisées par la liberté d'une causerie. Il rencontrera un assez grand nombre de faits entièrement nouveaux et de révélations intéressantes, pour que ces irrégularités ne l'offensent pas trop.

Lyon, le 2 juin 1884.

PREMIÈRE ÉTUDE

Les itinéraires des Anciens dans l'Afrique occidentale.

Cette première étude suit un plan bien simple et qui est indiqué par le caractère même des faits qu'elle expose. Elle est divisée en deux parties. Dans l'une, elle traite des routes qui ont été connues de Ptolémée et qui sont tracées dans la carte jointe à cette publication. Dans l'autre, elle parle de la route du nord que le géographe alexandrin n'avait pas connue. Quelques notes supplémentaires, particulièrement une liste raisonnée des itinéraires contenus dans la carte, formeront une troisième partie.

I

Toutes les routes de l'Afrique occidentale qui étaient fréquentées à l'époque de Ptolémée se rattachent à une voie principale qui parcourait la Libye intérieure, de la Méditerranée centrale à l'Océan. Le point de départ était Leptis, une ville qui a laissé son nom à la station de Lebda, située à l'est de Tripoli, quoique l'emplacement des deux localités ne soit pas identique. Au-delà de Leptis, la route se dirigeait sur le pays des Garamantes ou plutôt des Garamas, pour rendre à ce nom sa forme primitive que les Grecs et les Latins ont défigurée en le déclinant. Au sud de ce pays, qui est le Tibesti de la géographie actuelle, elle était rejointe par la route venant d'Alexandrie et de l'oasis de Koufara. On peut suivre ces indications sur une des deux cartes qui sont à la fin de cette notice.

La grande voie arrivait ensuite dans le bassin du lac Libyen

ou du Tchad. Dans la région qui s'étend au nord de ce bassin et que les pillages des habitants du désert ont changée en solitude, elle rencontrait Geira, la métropole des Gères. Ce peuple était la branche orientale des N'Gères, qui ont donné leur nom au N'Ger ou Niger. Son pays avait à peu près le même rôle commercial que le Bornou et le Kanem dont il occupait la place.

Toute cette première partie du grand itinéraire africain se trouve tracée sur une première feuille de la carte de la Libye qui a paru en 1879, et qui donne les routes du Sahara oriental. La nouvelle feuille, celle qui décrit la Libye occidentale, prend cette route à partir du lac Libyen.

Vers ce lac, le grand chemin changait de direction, il se tournait du côté de l'ouest et courait sur le Niger en suivant une ligne parallèle au Yéou et à la rivière de Sokoto. Ces deux rivières, qui sont reliées par des plaines basses, en partie marécageuses, étaient considérées comme un affluent du Niger qui rattachait ce fleuve au lac Libyen, et il serait téméraire, peut-être, d'affirmer qu'il n'en a pas été ainsi. C'est dans le bassin qu'elles arrosent, vers l'emplacement de Sokoto, la capitale actuelle de ce pays, que se trouvait N'Geira, la métropole des N'Gères.

La route atteignait le Niger à Thamondacana, au sud de Kouphé. Ces deux villes s'appellent aujourd'hui Tamkala et Kourfai. Elles sont sur les bords d'un canal profond et à moitié rempli d'eau ; c'est l'ancien lit du fleuve qui s'est reporté vers l'ouest en se rejetant sur sa droite sous l'influence normale de la rotation terrestre. La première de ces villes a conservé une certaine illustration qui rappelle son ancienne importance (1).

Au-delà de Thamondacana, dans la troisième partie du

(1) Barth, Reisen in Afrika, vol. V, p. 303.

trajet, la route coupait par la corde le grand arc décrit par le Niger du côté du nord. Elle suivait en grande partie le même tracé que la route de Barth, et elle allait rejoindre le Niger occidental au-dessus du lac Nigris, le lac Debbo. Les voyageurs laissaient du côté du midi tout le bassin supérieur du fleuve, qui leur était fermé par les Machchoureb, les Immocharh des relations modernes, une population qui a été refoulée vers le Sahara.

Ils pénétraient ensuite dans cette vaste région de plateaux qui s'élève entre le Niger et le Sénégal, au nord de ces deux fleuves, et qu'ils nommaient le mont Mandron. Ensuite ils arrivaient à la ville de Thouèlath, Oualata des cartes modernes, qui a été la capitale commerciale de l'ouest pendant de longs siècles, et dont la réputation n'est pas encore oubliée par les Africains (1). La portion de la route comprise entre Tamkala et Oualata, et qui est coupée par le lac du Niger, formait la troisième et la quatrième section.

De Thouèlath, le grand chemin descendait au Daras ou N'Dar, le Sénégal, en tournant par l'ouest le pays des Machchoureb, et elle atteignait le fleuve à Magoura, la station de Guirai (M'Guirai), dont le rôle commercial a duré jusqu'à l'arrivée des Français (2). Ce trajet formait la cinquième section de la route. La sixième longeait le N'Dar et atteignait les bords de l'Océan à Iarzeitha. Cette dernière place avait à peu près le même rôle que notre ville de Saint-Louis. Cependant elle n'en occupait pas l'emplacement ; elle se trouvait à l'entrée septentrionale de la langue de terre qui arrête le Sénégal et le force à reporter son embouchure vers le midi. Cette ville appartenait au domaine commercial de Gadès, qui partageait avec Leptis l'exploitation de la Libye intérieure ; c'était le principal port de la côte occidentale.

(1) Barth, vol. IV, p. 615 et 620 ; vol. V, p. 493.
(2) André Brue, par l'auteur de cette notice, p. 58.

L'histoire de cette grande route, qui mesure au moins six mille kilomètres de développement, montrera que les souvenirs des anciens événements dont elles ont été le théâtre, ont laissé de riches traditions dans la plupart des pays qu'elle traversait, et non pas seulement à Tamkala et à Oualata. En attendant on peut s'assurer qu'elle a été réellement parcourue et exactement décrite, en mesurant les distances de chaque section et de chacune des étapes qui la divisent : sur la carte ancienne et sur la carte moderne, ces distances sont les mêmes dans leur ensemble. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que les données de la carte moderne, pour la plupart des pays traversés par cette route, ne sont que provisoires.

Elle montre aussi combien les astronomes d'Alexandrie étaient embarrassés pour construire leurs cartes et reporter ces itinéraires dans un dessin d'assemblage, parce qu'ils manquaient d'instruments pour calculer les longitudes. Un de leurs correspondants était allé de Gadès à Iarzeitha pour déterminer la position de cette ville. Il en avait calculé la latitude avec assez de justesse, mais il s'était gravement trompé pour la longitude, et avait reporté cette place fortement vers l'est. Il est résulté de cette construction irrégulière, et du déplacement du littoral qui en est la conséquence, une déformation considérable dans le tracé général de la carte. Le géographe s'est trouvé pris entre une double nécessité, celle de ne pas modifier la longitude de Iarzeitha, et celle de laisser à la grande route ses véritables dimensions. Il s'est tiré d'embarras en repliant la grande route sur elle-même pour la tasser et la faire entrer de force dans un cadre trop étroit.

Ce travail de déformation est facile à comprendre. Il deviendra très curieux à suivre quand on reprendra une à une, pour les discuter de près, les observations astronomiques ayant servi à cette construction ; le géographe en a donné un résumé sous lequel on retrouve la personnalité vivante de ceux qui les ont faites.

La grande route de Leptis à Iarzeitha formait la ligne principale du réseau africain; de cette ligne se détachaient un assez grand nombre de routes latérales qui ont chacune leur histoire et dont la liste est donnée à la fin de cette première étude. Ces routes secondaires se partagent géographiquement en deux groupes bien distincts. Les unes se dirigeaient vers l'intérieur, et les autres se portaient du côté de l'Océan. Ces dernières ont une importance exceptionnelle ; c'est en les suivant que l'on arrive à connaître le secret du commerce africain et à comprendre la signification véritable des relations qui racontent ce commerce. Pour cela il suffit de les reporter sur les cartes modernes, en interrogeant nos voyageurs sur les pays qu'elles traversent ou dans lesquels elles s'arrètent. Alors on voit qu'elles arrivent toutes sur des terres renommées à cause de leurs richesses métalliques, particulièrement à cause de leurs mines d'or. C'est l'explication du secret dont les marchands, qui fréquentaient ces routes méridionales, entouraient leurs opérations. C'est ce secret que les Phéniciens, les Carthaginois, les marchands de Gadès et de Leptis, imposèrent successivement à leurs agents. Polybe le fit connaître dans sa publication, et c'est à cause de cela que son livre a été supprimé.

La carte de la Libye, qui donne les itinéraires des anciens et qui nous en livre le secret, nous permettra aussi de comprendre leurs relations. Entre ces relations, il y en a trois qui se rapportent à l'Afrique occidentale, et qui sont étroitement liées, au point qu'il est impossible d'en étudier une séparement, parce qu'elles se rapportent aux mêmes pays et qu'elles racontent des événements qui se suivent et s'enchaînent. C'est la relation de Hannon le Carthaginois, le livre de Polybe et le récit géographique de Ptolémée.

La première de ces relations raconte comment les Carthaginois ont pris possession de l'empire commercial fondé par

les Phéniciens sur les côtes de l'Atlantique. La seconde fait connaître comment le même domaine a été occupé un instant au nom de Rome, et il explique comment il est devenu la propriété de deux compagnies de commerce établies, l'une à Gadès, l'autre à Leptis. D'ailleurs les marchands de ces deux villes étaient d'origine phénicienne pour la plupart, quoique ces deux places eussent déjà des marchés antérieurement aux Phéniciens. Ces marchands furent successivement les sujets de Tyr, de Carthage et de Rome, et, sous la suprématie de ces trois Etats, ils restèrent toujours les maîtres des comptoirs africains.

Il y eut cependant une grande différence dans l'organisation de ce domaine, entre l'époque de Tyr ou de Carthage et celle de la domination romaine. A la première date, cette organisation était soumise au contrôle de l'Etat; les vaisseaux de Tyr, et plus tard, ceux de Carthage, allaient surveiller et protéger les comptoirs africains. A la dernière période, sous la domination romaine, ce domaine ne dépendit plus que des compagnies auxquelles il appartenait.

Après l'expédition de Polybe, qui alla en prendre possession officiellement au nom de Rome, et lorsque la relation qui racontait cette campagne maritime eut été supprimée, le monde romain ignora l'existence du commerce africain et de ses comptoirs. Ces possessions lointaines furent alors administrées exclusivement par les marchands de Gadès et de Leptis, qui s'organisèrent en compagnies indépendantes et souveraines. Le fait est démontré par l'existence même des routiers dressés par l'ordre de ces compagnies et utilisés par Ptolémée. Ces itinéraires, tels qu'ils se retrouvent dans la carte de la Libye, n'ont pas été tracés à la suite d'une expédition isolée ; c'est seulement à la suite d'une série de voyages renouvelés bien des fois que l'on peut reconnaître un réseau de routes aussi compliqué et aussi vaste, et c'est avec une organisation puissante que l'on peut le conserver.

A elle seule, la ligne qui allait de Leptis au N'Dar et qui se reliait avec la ligne plus orientale venant d'Alexandrie, cette immense voie qui parcourait toute l'Afrique du nord en traversant des pays que les explorateurs modernes n'ont pas tous revus, suffirait pour démontrer le caractère permanent et l'importance du commerce qui la fréquentait. Mais il y a aussi des preuves directes, nombreuses, établissant la réalité de ces faits, et ces preuves se trouvent dans l'histoire des pays rencontrés par cette immense voie, surtout dans celle des contrées maritimes reliées par cette route.

Pour les régions de l'ouest, on peut s'assurer que la plupart des centres visités par Polybe et la plupart des chemins parcourus par ce voyageur, étaient encore fréquentés à l'époque de Ptolémée. Bien plus, on constate que les grands marchés africains de l'époque du géographe alexandrin, étaient déjà ouverts lorsque Hannon a fait son voyage. D'une façon générale, ils sont restés les mêmes pendant les trois périodes des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains, quoique les populations indigènes aient été agitées par d'importantes révolutions pendant cette longue durée. On le vérifie en examinant le récit du chef carthaginois.

La relation de Hannon, qui nous est arrivée intacte, et dont le sens littéral paraît très clair, est beaucoup plus facile à comprendre que le récit géographique de Ptolémée et que les textes lacérés représentant le livre de Polybe. Aussi elle a été l'objet de nombreux commentaires, et de commentaires très savants, tandis que les deux autres documents n'ont été examinés que d'une façon fort rapide. Cependant, si l'on veut considérer de près les explications données sur cette relation, on s'aperçoit bientôt que le travail est à refaire. Aucun commentateur, par exemple, n'a trouvé le véritable emplacement du domaine phénicien de l'Atlantique, les cinq villes du nord où le général carthaginois conduisit des colons, et n'a pu indiquer le rôle de ces villes.

La marche de l'expédition sur le littoral qui s'étend au sud du N'Dar, le Chrétès des Carthaginois et le Chrémétès des traditions primitives, a été encore moins comprise. Et cela est arrivé parce que ce livre a été étudié isolément, sans que l'on tînt un compte suffisant des autres documents se rapportant aux mêmes pays, et surtout parce que l'on manquait d'une carte dressée sur des données complètes et bien établies. On s'est trompé aussi sur la véritable signification du récit carthaginois.

Cette relation est l'ouvrage le plus extraordinaire, peut-être, que l'antiquité nous ait laissé, et un des plus précieux en même temps, puisqu'il représente à lui seul toute la littérature de Carthage et même celle de la race phénicienne. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard, sur l'authenticité de ce livre : c'est bien un ouvrage écrit par un Carthaginois. Il est tellement précis dans tous les détails qu'il donne, les faits qu'il raconte portent une marque d'originalité tellement nette, qu'il est impossible d'en attribuer la composition à un autre qu'à un chef de Carthage ayant véritablement conduit une expédition sur les rivages africains de l'Océan, et ayant exploré ces rivages avec intelligence.

Ce livre est en même temps précis et plein d'obscurités voulues. Il rappelle les livres hiératiques de l'Orient qui racontent des mystères intelligibles pour les seuls initiés. Cette imitation rentre même dans les vues de l'auteur, et on en trouve la preuve dans plusieurs détails de son récit, par exemple dans la description d'une certaine forêt qui s'illumine subitement à l'arrivée des Carthaginois, pendant la nuit, et se montre éclairée de mille feux en même temps qu'elle retentit de voix mystérieuses mêlées aux éclats d'un concert infernal. Mais il faut bien se garder de prendre l'auteur pour un hiérophante, et il faut encore moins le croire quand il nous parle incessamment de sa frayeur comme s'il était peureux.

Il n'est rien de tout cela, c'est un habile homme, aussi habile comme chef de flotte que comme écrivain, sachant regarder les choses de près dans son voyage, et mesurer chacune de ses paroles dans son récit.

Il est poète cependant, et son livre est un véritable poème, mais un poème d'un genre particulier, une poésie commerciale et carthaginoise. Pour les initiés, pour les princes marchands de Carthage, la relation raconte l'acquisition d'un empire commercial d'une grande valeur, quoique la ruine de Tyr y eût occasionné un certain trouble : pour la foule, elle rappelle une expédition extraordinaire qu'il y aurait de la témérité à recommencer et qui conduirait à une perte certaine l'audacieux capable de le tenter.

Ce récit merveilleux avait été gravé sur des tables de bronze et exposé dans le temple de Kronos (1); il racontait un événement considérable de l'histoire de Carthage, et il servait d'avertissement pour les navigateurs étrangers qui auraient songé à suivre la trace de l'expédition. La traduction qui l'a conservé en reproduit avec exactitude le sens littéral, mais, comme le sens réel échappait au traducteur, celui-ci a rencontré des difficultés qu'il n'a pas toujours surmontées; on le reconnaît à certaines expressions obscures et à la marche embarrassée de certaines phrases. Cependant on se dégage de toutes ces difficultés et on arrive au véritable sens de l'ouvrage avec des précautions qui s'imposent d'elles-mêmes.

Avant tout il faut traiter Hannon comme un chef de guerre avec lequel on ne discute pas comme avec un grammairien. Il nous apprend que son voyage s'est arrêté à une grande montagne d'où coulaient des torrents de feu, c'est-à-dire volcanique, et il faut chercher cette montagne, au lieu de sup-

(1) Le texte dit que le récit avait été déposé dans le temple de Kronos; par interprétation on admet qu'il était gravé sur des tables de bronze.

poser qu'un Carthaginois ayant visité l'Etna ne connaissait ni un volcan ni une grande montagne. Pour les détails, il nous donne quelquefois la durée de sa marche et quelquefois il supprime cette indication ; ces calculs de distance doivent se vérifier, non en consultant les périples grecs, mais en interrogeant les navigateurs qui ont succédé aux marchands de Gadès dans l'exploitation de l'Afrique occidentale, c'est-à-dire les marchands de Dieppe et de Rouen ; la marche des vaisseaux carthaginois était calculée exactement d'après les mêmes données que celle des vaisseaux normands. Enfin, et par dessus tout, il faut examiner cette relation en ayant sous les yeux la carte de la Libye et après avoir étudié les itinéraires des anciens dans ce pays.

En suivant cette indication dont il est inutile d'expliquer la nécessité, on arrive à découvrir la véritable signification du livre carthaginois et on se trouve en face d'une œuvre d'une très grande valeur. On constate que les faits racontés dans cette relation se partagent en deux groupes. Dans une première partie du récit, le chef de l'expédition carthaginoise raconte comment il prit possession des colonies phéniciennes établies sur le littoral de l'Atlantique, et son récit nous montre que ces colonies, dont l'emplacement n'a jamais pu être déterminé, se trouvaient précisément au débouché de la route de l'Atlas venant de la Petite-Syrte, c'est-à-dire des régions carthaginoises. On trouvera des détails sur ce fait un peu plus loin.

La seconde partie du récit, celle qui est enveloppée d'obscurités calculées, raconte les courses du voyageur depuis l'embouchure du N'Dar jusque vers l'équateur. Il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard, tant le texte est précis. Pour le N'Dar ou Chrétès, la relation dit que c'est un fleuve navigable qui se trouve au sud du désert et dans lequel la flotte carthaginoise put entrer. Ces détails ne peuvent s'appliquer

qu'au Sénégal. Quant à la limite du voyage, elle est marquée par la montagne volcanique s'élevant sur la côte même, où elle présentait un développement tel que le navigateur mit trois jours à en suivre la base, dans une course ralentie à dessein, il est vrai. On verra plus loin que cette montagne est le mont Camaroun.

Dans cette deuxième partie du récit, on constate que l'explorateur s'arrêta quatre fois pour visiter le littoral. Or, en examinant le texte de près et en comparant les indications de ce texte avec la carte de la Lybie, on voit que ces quatre arrêts ont lieu précisément en face des quatre régions vers lesquelles conduisent les itinéraires de l'intérieur et où les relations modernes signalent des contrées métallifères. Alors on arrive à cette conclusion forcée que Hannon allait prendre possession des routes qui conduisaient du littoral dans les pays dont les mines avaient été exploitées par les Phéniciens. C'est pour cela que le narrateur n'oublie jamais de placer quelque lutte ou quelque scène effrayante sur chacun des points ou il s'est arrêté.

Quant à la détermination de ces points, il suffit de la donner sommairement ici. Hannon a d'abord pénétré avec ses navires dans le Chrétès ou Sénégal, un fleuve dont l'entrée est d'un accès difficile, et où il ne serait pas entré, s'il n'avait eu un intérêt particulier à le faire : il allait y prendre la route qui conduit aux champs aurifères du haut Sénégal.

Son second arrêt se fit sur le littoral que nous appelons la Côte d'Ivoire, et d'où une route conduisait à la montagne appelée Théôn Ochêma occidental. C'est la région montueuse que Polybe a visitée plus tard ; les explorateurs modernes n'y ont pas encore pénétré.

La troisième station de l'explorateur tombe dans les terres entrecoupées de lagunes qui courent sur la Côte d'Or, en face du pays d'Akim et de la terre des Achantis, ceux que les anciens appelaient Achamai ou Achaniai.

Enfin le quatrième arrêt du voyageur eut lieu dans le golfe qui se creuse au sud du mont Camaroun. La montagne était le Théôn Ochêma oriental, et le golfe s'appelait la Corne du couchant, d'un nom qui rappelle la Corne d'or, le port de Constantinople. Une route partait du fond de ce golfe pour aller aux monts Aroualtès, dont la position sera indiquée plus loin. Les Carthaginois appelaient golfe Sans limite la portion de l'Océan que nous appelons le golfe de Guinée.

A l'époque de Ptolémée, on se rendait au Théôn Ochêma occidental, chez les Achamai, et au mont Aroualtès, par des routes venant de l'intérieur et non du littoral. A cause de cela, le golfe Sans limite est mal déterminé dans la table de ce géographe et dans la carte dessinée d'après cette table.

Cette carte, on le sait, est la suite d'une première feuille qui a paru en 1879, et qui donne des itinéraires de la Libye pour les pays situés à l'est du lac Tchad. Cette première feuille a été soumise à une expérience qu'il faut rappeler maintenant, et qui prouve quelle confiance on doit avoir dans les données géographiques de Ptolémée quand ces données sont correctement interprétées.

Au moment où cette feuille paraissait, une expédition était en route pour explorer le Sahara oriental. La carte fut publiée et envoyée au chef de l'expédition, pour que celui-ci en vérifiât l'exactitude sur le terrain, et pour que le public pût suivre cette vérification. L'expérience se faisait dans des conditions qui rendaient toute équivoque impossible. Elle a complètement réussi, non que l'explorateur ait suivi tous les itinéraires tracés dans la carte, ni même qu'il en ait suivi un seul jusqu'au bout; mais tout ce qu'il a découvert de nouveau s'est trouvé conforme à la description publiée d'avance, et il n'a rien découvert qui soit en désaccord avec cette description. Il est facile de s'en assurer en comparant la carte de la Libye publiée en 1879, avec celle que l'explorateur a dressée à son retour.

Le commencement de cette expérience a été raconté dans une brochure qui parut à la même date, mais le résultat définitif n'a été constaté que dans des lettres adressées par le chef de l'expédition à l'auteur de cette notice et que celui-ci a gardées pour lui. A cause de cela, il est nécessaire de rappeler et de compléter ce récit.

En 1878, au moment où M. Rohlfs, l'explorateur africain bien connu, partait pour explorer le Sahara oriental ou libyen, en suivant la route qui conduit de Tripoli au Soudan par l'oasis de Sella et le Tibesti, l'auteur publia une première note sur cette route qui n'a jamais été visitée par aucun Européen. Il rappela que ce chemin avait été décrit par Ptolémée; que c'était la grande route par laquelle les Romains se rendaient à Garama, la capitale des Garamas; que les ruines de cette ville se trouvent au nord du Tibesti, à un point déterminé; enfin que ce chemin avait été fréquenté pendant de longs siècles, et qu'il était le plus facile pour franchir le désert avant que le pays des Toubou eût été ruiné. Ces détails furent publiés au moment même où l'expédition se mettait en route, et l'auteur s'exposait à un démenti immédiat s'il avançait de pareils faits au hasard.

On reconnaîtra peut-être que c'est quelque chose que d'affronter une semblable épreuve, non pas devant quelques témoins, mais devant le grand public, en face de cette science étrangère chez laquelle on nous invite à aller chercher des maîtres.

Cette première expérience n'a pas été conduite assez loin pour être complète, puisque le voyageur a été arrêté en avant de Sella; mais elle a été assez avancée pour apporter une première démonstration. Le 9 juin 1879, M. Rohlfs écrivait à l'auteur que l'on trouvait des pierres avec des inscriptions sur la route de Sella au Tibesti; il avait appris ces renseignements d'un guide qu'il disait sérieux et véridique. Ces

pierres sont les bornes qui servaient à jalonner la route de Garama à travers le désert, et ce sont les Romains, sans doute, qui les ont posées.

A la suite de ce contre-temps, l'expérience allait se continuer sur un autre point, sur la route qui traverse le désert par Augila et Koufara, et qui avait été également décrite par les routiers anciens. C'était le grand chemin qui conduisait d'Alexandrie et de la Méditerranée orientale au Soudan, comme celui de Sella était la grande route pour les voyageurs venant de la Méditerranée centrale.

Pour cette nouvelle expérience, l'interprète de Ptolémée se décida à publier tous les itinéraires se rapportant au Sahara oriental; c'est la première feuille de la carte de la Libye intérieure dont la suite est publiée maintenant. Cette feuille fut envoyée aussitôt à l'explorateur, et celui-ci ne tarda pas à reconnaître combien les documents anciens avaient de valeur. Il s'est avancé de 5° environ dans des régions inexplorées jusque-là. Il s'est dirigé au sud d'Augila et il est arrivé jusque dans un groupe d'oasis où les anciens mettaient le mont Azar et le peuple des Azari. Cette région s'appelle aujourd'hui l'oasis de Koufara; les Toubou, qui en ont été les anciens maîtres, lui donnent le nom de Têzêr, qui rappelle directement celui d'Azar (1). Or, il se rencontre que la distance d'Augila à Têzêr et les dimensions de cette oasis, de l'ouest à l'est, sont identiquement les mêmes dans la carte ancienne et dans la carte rapportée par le voyageur.

La comparaison de ces deux cartes signale même une coïncidence très curieuse. Quand l'explorateur est arrivé au point où la carte ancienne place le marais de Cléarte, son guide lui dit que l'on trouvait de l'eau dans un oued creusé à l'ouest de sa route. Cette eau est celle de l'ancien marais. Si le voya-

(1) Nachtigal Sahara und Sudan, vol. I, p. 405.

geur ne l'a pas rencontrée, c'est qu'il est parti, non d'Augila, mais de Djalo, qui est un peu plus loin à l'est. D'ailleurs il a marqué la place de cet oued dans sa carte. Il n'a pas remarqué d'abord cette première coïncidence, mais en arrivant dans l'oasis de Koufara, il a reconnu que la place et l'étendue de cette terre avaient été exactement indiquées sur la carte de la Libye ancienne. Il le reconnut si bien qu'il signala le fait à l'auteur de la carte dans une lettre écrite de Koufara même, et qui s'est malheureusement perdue en route. Il a renouvelé cette constatation dans deux lettres postérieures écrites l'une de Malte et l'autre de Rome, quand il revenait de son expédition.

C'est que le voyageur a été arrêté par les Senoussi à Koufara, et obligé de revenir sur ses pas. En conséquence, il n'a pu suivre jusqu'au bout cette route orientale, qui était fréquentée par les caravanes venant d'Alexandrie. Cependant il a pu s'assurer qu'elle existe, et qu'elle est pratiquée par les gens de Wanianga venant vendre des provisions dans l'oasis. S'il l'avait parcourue tout entière, il aurait constaté que le pays de Wanianga et le Tibesti oriental ne sont pas tels que le Dr Nachtigal les a décrits d'après les renseignements qu'il a recueillis. Pour le Tibesti occidental et pour le Bahr el Gazal, qu'il a visités lui-même, ce dernier voyageur les a tracés dans sa carte tels qu'ils étaient représentés d'après les anciens routiers ; mais il a dû se tromper sur le reste. Ce qui achève de le faire croire, c'est que les données recueillies autrefois par Fresnel sur la route de Wanianga et de Koufara, sont d'accord avec celles de la table de Ptolémée. On peut voir ces différences en comparant la carte du Dr Nachtigal avec la carte de l'Afrique occidentale qui est à la fin de ces mémoires : celle-ci a suivi les données des anciens. Quant à cette carte, c'est un simple croquis que l'auteur a dessiné, non pour un livre, mais pour son enseignement. Dans ses cours publics, il fait

distribuer des cartes semblables représentant les pays dont il parle, en sorte que chaque auditeur a à la main un croquis qui lui permet de suivre les leçons du professeur ; et ces cartes, pour être dessinées rapidement, ne sont pas de simples copies, mais des tracés qui demandent des recherches personnelles.

Ces détails sur les routes du Sahara oriental, où les anciens connaissaient deux grands chemins qui n'ont jamais été explorés par les modernes, prennent en ce moment une importance particulière, qu'il n'est pas possible d'expliquer longuement, mais qu'il faut indiquer. Cela résulte de la situation politique de ces contrées, où une agitation dangereuse a éclaté et d'où peuvent partir des attaques contre nos colonies africaines. Ces régions sont dominées par deux chefs religieux également influents, le mahdi du midi, qui est à Obéid, et le mahdi du nord, le chef des Senoussi, qui est à Djaraboub sur la route qui va d'Alexandrie à Augila. Or, les deux domaines des deux chefs sont précisément reliés par les deux routes qui traversent le désert oriental et que les anciens seuls ont relevées. C'est par ces routes que ces chefs communiqueront entre eux s'ils s'entendent, ou engageront la lutte s'ils se brouillent.

La découverte des routes qui sillonnaient le Sahara oriental et la partie du Soudan qui en est voisine, se rattache à d'autres expéditions que celles qui ont parcouru le Sahara et le Soudan de l'ouest, et ces expéditions de l'Orient auront besoin d'être examinées à leur tour dans un ouvrage d'ensemble, quoique plusieurs notices préliminaires en aient parlé déjà. Malgré cet ajournement, qui est nécessité par l'étendue du travail et par l'obligation de commencer ces études par le commencement, c'est-à-dire par la discussion des traditions les plus anciennes, on ne peut dire que la publication anticipée des itinéraires d'autrefois et des notices préliminaires

qui les accompagnent soit inutile : l'expérience faite sur la carte de la Libye orientale prouve le contraire ; elle prouve aussi que l'auteur de cette carte a le droit de demander qu'on lui accorde quelque crédit et que l'on n'enterre pas ses travaux, sous prétexte qu'il ne les à pas terminés. D'ailleurs il ne redoute pas outre mesure ces procédés d'obstruction.

Un fait montre combien les travaux de ce genre ont de la peine à se frayer un chemin à la lumière. Au mois de décembre dernier (12 décembre 1883), M. Egger, le savant helléniste, publiait une étude sur Ptolémée, à l'occasion de l'édition nouvelle des tables géographiques dont la maison Didot a commencé la publication. Il rappelait les mésaventures de ces tables qui ont été condamnées par des savants, astronomes et géographes, si bien que Wilberg, l'avant-dernier éditeur de cet ouvrage, a laissé sa publication inachevée. Il rappelait aussi, d'une façon très flatteuse, que l'auteur de cette notice a protesté le premier contre cette condamnation reléguant dans l'oubli les travaux de l'école géographique d'Alexandrie ; il aurait pu ajouter que cette protestation a attendu près de dix ans avant d'avoir quelque écho dans notre pays.

Mais, après avoir rappelé ces faits, il a terminé son travail, d'ailleurs fort intéressant, sans exprimer aucun jugement définitif sur les œuvres géographiques de Ptolémée ni sur les débats contradictoires dont ces œuvres ont été l'objet. Il faisait même remarquer que M. Muller, le savant très connu, qui est chargé de préparer la nouvelle édition des tables, a publié son premier volume sans y joindre aucune étude générale sur Ptolémée et sur son œuvre : ce savant n'a pas même dit un mot de cette question fondamentale de la mesure du degré, dont l'importance est telle, que les tables et toutes les éditions de ces tables sont réellement sans valeur si l'astronome alexandrin s'est trompé dans cette mesure. M. Egger en concluait, avec raison, que le débat a besoin

d'être repris et examiné de près ; d'autres auraient soutenu qu'il doit être écarté.

Il est inutile de reprendre maintenant cette discussion, et il est encore moins possible d'apprécier ici la nouvelle édition de Ptolémée. Pour les tables, il suffit de rappeler qu'elles ont été dressées avec des matériaux de sources et de valeurs très-diverses, et que la première condition, si l'on veut les comprendre, c'est d'isoler et de reconstituer ces matériaux primitifs. Quant à la nouvelle édition de ces tables, il est impossible de l'apprécier ici : un pareil travail demanderait une discussion spéciale. Il suffit de dire, en faisant quelques réserves, qu'elle présente des améliorations notables et de grande valeur, si on la compare aux éditions précédentes, et qu'elle donne à la science un instrument d'étude qui lui manquait. Ce dernier point est un fait qu'il est inutile de démontrer après les discussions que l'on vient de lire.

Ici il faudrait suivre une à une toutes les routes secondaires qui se détachaient de la grande voie africaine et indiquer le rôle de ces routes. On trouvera cette indication dans une note renvoyée à la fin de cette première étude. La seule de ces routes qu'il faille mentionner tout de suite, à cause de son importance exceptionnelle, est celle qui s'enfonçait dans la direction du Congo en partant du lac Libyen.

On aura une idée très exacte de cette route si on la considère comme le prolongement direct de celle qui venait de Leptis, et si l'on suppose qu'elle allait sortir sur les côtes de l'Océan par le sud du Camaroun en traversant l'Afrique du nord au sud.

Elle remontait la vallée du Chari, le Niger ou N'Ger méridional, dans toute son étendue. Elle rencontrait les sources de cette rivière dans des montagnes appelées Thala, qui doivent se trouver à 7° environ vers le sud du lac Tchad. Ici on peut remarquer que les données des anciens sont en contradiction

formelle avec cette opinion de la géographie contemporaine qui rattachait le Chari à l'Ouellé, et qu'elles ont permis à l'auteur de cette notice de réclamer nettement contre cette opinion en dessinant sa carte de 1879 : les dernières découvertes faites dans les régions du Congo prouvent que les anciens avaient raison.

Au-delà du Thala, la route méridionale se repliait vers le sud-ouest et se prolongeait encore sur une étendue de 7° à 8°. Elle allait aboutir à une nouvelle région montagneuse, la montagne et le pays des Aroualtès, une région métallifère qui doit avoir des mines d'or ou de cuivre. Ces mines, qui sont peut-être identiques aux mines de cuivre de Gaza dont Flégel a entendu parler, doivent se trouver par 9° ou 10° longitude E. (de Paris), et 1° ou 2° latitude nord. Les Phéniciens s'y rendaient autrefois par la voie de mer, qui les conduisait jusqu'au golfe du Couchant et par une route de terre qui partait de ce golfe. Dans la suite les Carthaginois ouvrirent la route de l'intérieur qui allait directement de Leptis à l'Aroualtès, en courant du nord au sud sur un développement de plus de 30°. Dans le mémoire sur Polybe, cette route de l'Aroualtès est désignée comme étant celle du pays des Gongalai, pour une raison qui y est expliquée.

Si l'on considère maintenant, dans leur ensemble, les deux grandes lignes qui se croisaient sur l'Afrique, allant, l'une d'Alexandrie à l'embouchure du N'Dar, l'autre de Leptis au Théôn Ochêma oriental ou Camaroun, on reconnaîtra l'étendue des routes ouvertes par les anciens dans l'Afrique intérieure et la grandeur du commerce qui avait ouvert ces routes ; on reconnaîtra aussi la nécessité d'étudier ces entreprises d'autrefois.

Entre les routes encore inexplorées de ce vaste réseau, une des premières que nos explorateurs doivent rencontrer est celle du pays de l'Aroualtès. Elle est au centre de ce champ

d'action vers lequel les explorations européennes sont entraînées en ce moment, et qui va devenir plus vivant par suite des troubles qui ont fermé le bassin du Nil. Elle est surtout à la portée des explorations françaises dirigées par M. de Brazza. Lorsque ce centre sera visité de nouveau, il y a grande chance pour qu'il montre aux visiteurs des traces laissées par les explorateurs d'autrefois : ces traces s'effacent rapidement dans les villes africaines aux maisons de terre ; elles doivent se conserver mieux sur les roches creusées par les mineurs. En tout cas, il est certain que cette nouvelle expérience apportera une preuve de plus en faveur des documents géographiques recueillis par Ptolémée, et qu'elle servira à préparer des œuvres utiles.

II

Les recherches précédentes démontrent avec évidence qu'il est impossible d'étudier séparément l'un des trois ouvrages qui décrivent les côtes occidentales de l'Afrique, la relation de Hannon, le livre de Polybe et la table de Ptolémée. En poursuivant l'examen de ces faits on constate encore que les recherches sont insuffisantes si l'on s'en tient à ces ouvrages et si l'on ne remonte pas au delà des expéditions qu'ils racontent : ils rappellent tous des événements qui reportent à des époques antérieures. On s'en assure surtout en examinant la première partie de la relation de Hannon.

Ce chef fut envoyé par Carthage pour remplir une double mission, pour établir des colons sur la portion septentrionale du littoral africain et pour prendre possession des comptoirs du midi. Il raconte assez clairement, mais non sans user de réticences calculées, la première partie de sa mission, tandis qu'il dissimule habilement la seconde. La chose s'explique d'elle-même : il y avait tout avantage à raconter que Carthage faisait surveiller la navigation de l'Océan par de puissantes colonies. Les colons furent installés dans quelques stations nouvelles. Cependant la plus grande partie fut établie dans des villes qui existaient depuis longtemps et qui avaient été occupées dejà par les Phéniciens.

Ces postes étaient distribués avec une intelligence que l'on connaîtra mieux quand les faits seront étudiés en détail, mais dont le principe se comprend tout de suite. Il y avait un groupe central comprenant au moins cinq villes, et ce domaine était protégé par des postes avancés établis du côté du nord et du côté du sud.

C'est dans cette région centrale que le chef carthaginois trouva les pilotes sous la conduite desquels il alla prendre

possession des comptoirs du midi. Il suffit de voir comment ces guides ont des renseignements sur chacun des pays visités par la flotte, comment ils signalent ceux qui sont habités par des populations hostiles et ceux dont ils savent la langue, comment ils connaissent les noms des localités les plus lointaines, pour s'assurer que les pays du midi étaient réellement fréquentés depuis longtemps et parsemés de comptoirs. Ces pilotes appartenaient à la tribu des Lixitai, qui était alliée aux Carthaginois et qui habitait sur le Lixos méridional, lequel est identique au Draa.

Le centre des colonies phéniciennes et carthaginoises était au nord de ce Lixos, entre ce fleuve et l'Atlas. On y allait en suivant une route décrite avec une assez grande précision. On suivait d'abord le littoral à partir des colonnes d'Hercule; ensuite on arrivait à un promontoire qui avait une importance exceptionnelle, puisque les Carthaginois y élevèrent un autel. Derrière ce cap, du côté du sud, on rencontrait un golfe profond où l'on naviguait encore une demi-journée, en se dirigeant vers l'est, pour en atteindre l'intérieur. Ici on trouvait un bassin marécageux rempli de roseaux et fréquenté par des troupeaux d'éléphants. C'était un peu plus loin que l'on rencontrait les cinq villes phéniciennes.

Pour retrouver cet emplacement il suffit de prendre une carte moderne. En suivant les côtes de l'Afrique depuis la sortie du détroit qui relie l'Océan à la Méditerranée, on ne trouve qu'un seul golfe où l'on puisse naviguer pendant une demi-journée dans la direction de l'est. C'est celui qui se creuse au sud du cap Ghir. Il a 30′ environ de profondeur, et le cap qui en domine l'entrée a une importance exceptionnelle, puisqu'il forme l'extrémité de l'Atlas, la montagne légendaire de l'Afrique. C'est donc vers le fond de ce golfe, dans la vallée du Sous, que se trouvait le bassin marécageux fréquenté par les éléphants, et c'est au sud du golfe, entre le Sous et le Draa, qu'étaient les cinq villes phéniciennes.

Cette détermination se fait de la façon la plus simple si l'on consulte tout droit la carte moderne et si l'on connaît l'histoire antérieure du pays; elle devient arbitraire si l'on prétend suivre l'expédition jour par jour et en mesurer chaque étape. Le récit de Hannon ne donne pas toutes ces mesures; il les supprime même, à dessein, pour certains points importants, afin que l'on ne pût trouver facilement les colonies carthaginoises : c'est une tentative arbitraire que de rétablir les chiffres qu'il a voulu cacher.

La détermination qui place au sud de l'Atlas, au fond du golfe des Atlantes, car il faut rendre à ce golfe le nom d'Atlantique qu'il a porté autrefois, le centre de l'empire phénicien de l'Océan, cette détermination devient encore plus certaine quand on connaît l'histoire primitive de ce pays, quand on sait que les Atlantes y avaient mis leur capitale; qu'ils y avaient trouvé une terre fertile et offrant des avantages d'une grande valeur; que c'était le débouché occidental d'une route fréquentée venant de la Petite-Syrte; que cette route appartenait tout entière au même peuple; qu'elle était particulièrement vivante quand le lac et le fleuve Triton étaient remplis d'eau du côté de l'est; enfin que le Sous, qui se nommait également Triton, formait aussi un beau lac dans le voisinage de la capitale des Atlantes. L'histoire de ces âges primitifs explique celle des colonies phéniciennes et carthaginoises.

Les Phéniciens occupèrent simplement la place du peuple qui les avait précédés et qu'ils soumirent.

La plupart des villes qu'ils possédèrent sur les côtes de l'Océan étaient même des villes atlantes. Entre les cinq places qui sont nommées par la relation de Hannon : le Karikon Teichos ou Rempart Carien, Guttè, Acra, Melitta et Arambys, il y en a au moins quatre qui portent des noms appartenant aux langues européennes et qui rappellent directement cette origine. D'ailleurs ce ne sont pas les seuls souvenirs de l'an-

cienne domination des Atlantes que l'on retrouve dans le récit du navigateur carthaginois, la relation rappelle encore directement ces âges du passé dans plusieurs autres passages. L'autel élevé sur le cap occidental remplaçait un autel ancien qui avait été construit par Dédale, l'architecte légendaire de toutes les constructions primitives des Méditerranéens (1). Le marais fréquenté par les éléphants était le bassin de l'ancien Triton occidental qui avait été vidé à la suite d'un tremblement de terre. Cette révolution avait ruiné l'antique Cerné, la capitale des Atlantes, en lui enlevant son port et en fermant le canal navigable qui la reliait à la mer, si bien que la riche campagne dont elle était entourée s'était changée en un marais insalubre. Les Carthaginois en relevèrent le nom glorieux pour le donner à une de leurs colonies nouvelles.

Ils connaissaient ces évènements d'autrefois qui n'étaient pas seulement pour eux des souvenirs, mais qui tenaient à leurs intérêts les plus directs, et il est absolument impossible de comprendre leur œuvre si l'on n'a pas la même connaissance. Quand ils envoyèrent Hannon, la route de l'Atlas venait d'être coupée par des attaques arrivées au moment où Tyr avait abandonné ses colonies. Ces attaques sont connues, et on verra qu'elles se rattachent elles-mêmes à des faits intéressants quand on les examinera de près (2).

Cependant les choses ne tardèrent pas à être rétablies dans leur situation primitive.

Les Carthaginois ouvrirent de nouveau la route de l'Atlas et rendirent aux colonies de l'ouest leur prospérité première. Ils se servirent de cette population agricole qu'ils nommaient les Liby-Phéniciens, parce qu'elle s'était soumise à l'autorité de Tyr et en avait accepté la langue, et qui était, en réalité,

(1) Périple de Scylax, *Gæog. Græci minores*, vol. 1, p. 93.
(2) Strabon, liv. XVI, ch. 4, § 3,

de race japhétique, aussi bien que les Atlantes : c'étaient les héritiers de ceux qui avaient ouvert la grande route de l'Atlas. Bientôt après les colonies de l'Atlantique arrivèrent à une puissance dont la tradition a gardé le souvenir. On racontait qu'il y avait trois cents villes dans ces colonies (1), en sorte que cette contrée aurait rivalisé avec le pays même de Carthage.

Ces légendes peuvent exagérer les faits ; elles peuvent confondre dans un même récit des souvenirs se rapportant aux différentes époques des Carthaginois, des Phéniciens et des Atlantes ; mais elles sont vraies quand elles rappellent la prospérité de ces régions qui occupent une place privilégiée en Afrique.

La vérité de ces souvenirs se comprend mieux si l'on considère ce qui se passe aujourd'hui sur la grande route de l'Atlas méridional ou des deux Triton. Les faits actuels, que l'on ne connaissait pas avant notre arrivée en Tunisie, donnent le commentaire le plus direct de ces événements d'autrefois. Ils nous ont appris que c'est par la route des Chott, ouverte au sud de la Tunisie, c'est-à-dire par la route même du Triton, que les armes et les excitations à la révolte sont envoyées aux populations insurgées ou hostiles établies sur les régions méridionales de l'Algérie et du Maroc (2). Pour le moment cette route est le grand chemin où circulent les agents des sociétés secrètes musulmanes allant porter le mot d'ordre aux affiliés, et c'est de là que vient le danger le plus redoutable peut-être pour nos colonies africaines du nord. Et ces faits qui expliquent le passé nous montrent également ce qu'il faut faire pour écarter le danger ; il faut reprendre les traditions des Atlantes, des Phéniciens et des Carthaginois, et rétablir ou

(1) Strabon, passage cité.
(2) Gabriel Charmes, *La Tunisie*, p. 259.

surveiller la grande route de l'Atlas, et il faut, à leur exemple, mais dans des conditions meilleures, associer à ces entreprises les indigènes désireux de la paix comme les populations agricoles de la Tunisie.

Ces conclusions pratiques, qui s'imposent d'elles-mêmes à chaque pas, à mesure que l'on poursuit ces recherches, montrent combien l'étude des anciennes relations africaines est importante, et combien il est nécessaire de connaître ces relations au plus tôt. Elles montrent aussi que ces études doivent être complètes et suivre un ordre régulier, c'est-à-dire commencer par la discussion des documents les plus anciens.

Ces documents anciens, dont la valeur vient d'être établie directement par les faits, sont connus de ceux qui ont lu le livre des Atlantes, et il faut les rappeler ici, d'autant plus que ce livre a rencontré, avec des appuis précieux, une hostilité à laquelle l'auteur de toute étude de valeur a droit.

L'histoire de l'Atlas primitif a été racontée dans deux récits que l'on a rejetés comme de simples mythes, parce que l'on ne les a jamais soumis à une critique géographique. Elle se trouve dans deux dialogues de Platon, le Timée et le Critias, et dans un récit de la Bibliothèque historique de Diodore de Sicile. Platon a résumé un poème que Solon avait composé sur l'Atlantis. Le récit de Diodore avait une origine plus lointaine. Dans le principe, d'après la tradition, il y avait eu un poème écrit à Troie par un poète appartenant à la race royale de cette ville, Thymætes, petit-fils de Laomédon. Ce poème, intitulé Le *Chant phrygien*, racontait l'histoire d'un Bacchus ou Dionusos libyen, qui avait vécu chez les populations africaines, dont la parenté avec les Teucriens a été connue d'Hérodote. *Le Chant phrygien*, qui représentait la littérature de Troie, avait servi de thème à un nouveau poème composé par un certain Dionusios, et c'est ce dernier ouvrage que Diodore a résumé dans son récit.

Au premier abord, ces récits lointains qui nous sont arrivés à la suite d'une série de transformations, et qui nous racontent des légendes d'apparence fabuleuse, paraissent n'avoir aucune valeur certaine pour la science, et ils ont été réjetés en bloc ou admis sans contrôle. C'est ce qui est arrivé pour les dialogues de Platon ou le poème de l'Atlantis, car le *Chant phrygien* est resté complètement ignoré. L'auteur du livre des Atlantes a pensé qu'il fallait se presser un peu moins pour accueillir ou pour rejeter ces vieux récits, et qu'il fallait d'abord les soumettre à une critique géographique ; examiner de près toutes les descriptions de géographie qui s'y trouvent; voir si ces descriptions s'en tiennent à des traits indécis ou si elles donnent des détails nombreux et déterminés ; comparer ces descriptions avec celles que nous trouvons dans les cartes ou dans les relations modernes, et apprécier la valeur même des récits d'après l'exactitude de leurs indications géographiques.

On reconnaîtra qu'un pareil contrôle ne saurait se prêter à la fantaisie, quand il s'agit de descriptions donnant des séries de détails très précis, et on avouera que la conclusion est légitime, quand on affirme qu'un pays exactement décrit a été vu réellement par celui qui en a donné la description primitive.

A la suite d'un contrôle de ce genre, dont personne n'a attaqué les données mêmes, l'auteur de cette notice a constaté les faits suivants, qu'il doit rappeler, parce qu'ils sont essentiels pour la connaissance de l'Afrique ancienne et des entreprises dirigées vers ce pays :

L'Atlantis, la terre des Atlantes, ou au moins la portion principale de l'empire possédé par ce peuple, était au sud du détroit de Gadès ; cette région courait du nord au sud à partir du détroit ; elle avait de grandes montagnes du côté du midi et ces montagnes comptaient entre les plus élevées de

celles que les anciens connaissaient; elles se dressaient sur le littoral à proximité de l'Océan; elles montraient un sommet principal qui était le mont Atlas, et ce nom ne s'est étendu à la chaîne entière qu'à l'époque romaine, dans les derniers âges; au sud de cette chaîne se creusait un bassin large et fertile; ce bassin avait un lac, le Triton occidental, qui était relié à la mer par un canal navigable; ce canal conduisait de l'Océan à la capitale des Atlantes qui avait un port fréquenté par de nombreux marchands;

Ce port était relié avec la Petite Syrte par la route dont il a été question; la même route se prolongeait aussi par un embranchement oriental dont les étapes sont indiquées par Hérodote, jusqu'à la vallée du Nil; d'un autre côté, le port des Atlantes envoyait ses navires à travers l'Océan; l'Océan n'a jamais été appelé mer Atlantique par Platon ni Solon; il s'appelait la mer Universelle ou la mer Extérieure; la mer Atlantique, qui devint boueuse, était une mer restreinte s'étendant vers l'embouchure du canal navigable sorti du Triton; cette mer devint boueuse à la suite de la révolution qui vida le lac et rendit le canal impraticable; les marais vus par Hannon rappelaient cette mer et la révolution par laquelle elle a été ruinée (1);

Les voyageurs qui se dirigeaient du côté de l'ouest en partant de la capitale des Atlantes rencontraient des îles, celles qui forment l'archipel des Canaries; bientôt après ils se trouvaient sous le courant des alizés qui les portaient au Nouveau-Monde; ils savaient que l'univers est composé de deux continents, l'un groupé autour de la mer Intérieure, qui forme une espèce de lac, et l'autre consistant en une grande terre qui barre la mer Extérieure par le travers, du côté de l'ouest.

(1) Ce dernier fait n'était pas indiqué dans le livre des Atlantes, mais il est expliqué dans cette notice.

Et ces faits géographiques ont été établis un à un par des textes traduits littéralement, dont le lecteur a pu vérifier l'exactitude.

Quelqu'un osera-t-il dire que les différents traits de cette description sont vagues et qu'ils peuvent se trouver un peu partout avec de la bonne volonté ? Si l'on veut en faire l'essai, que l'on cherche une terre à laquelle ces détails puissent s'appliquer et qui ne soit pas le pays situé au sud du détroit de Gadés.

Quant à ce pays, on n'a qu'à le parcourir jusqu'au bassin du Sous, où la géologie montre des dépôts lacustres, et on verra qu'il reproduit, trait pour trait, toute la description des anciens. Après cela, quand on aura fait cette comparaison, quand on aura examiné un à un les détails des descriptions anciennes, quand on aura suivi les routes partant du pays des Atlantes pour aller à la Méditerranée centrale ou à l'Égypte, et celle qui conduisait les marins sur la ligne même des alizés jusqu'aux îles Canaries et aux terres du Nouveau-Monde, on sera bien obligé de reconnaître que les récits des anciens ne sont pas de simples mythes et que le livre des Atlantes apporte autre chose que des légendes.

Ces déterminations géographiques viennent d'être confirmées indirectement, dans le courant de l'année 1883, par l'exploration scientifique du *Talisman*. Ce navire est allé promener la sonde sur la mer de Sargasse, au-dessous de laquelle on voulait placer les débris de l'Atlantis. Il n'y a trouvé que des abîmes au lieu des hauts fonds que l'on prétendait y placer, et il a constaté que les herbes flottantes des sargasses sont loin d'y former des masses considérables entravant la marche des navires.

Ce qui avait empêché jusqu'ici d'examiner de près cette question géographique de l'Atlantes et de l'Atlas primitif,

c'est que l'on s'en tenait aux déclarations sommaires que Platon a mises en tête de son récit, lorsqu'il raconte que les Atlantes vivaient dix mille ans avant Solon et que leur domaine avait sombré dans la mer. On ne remarquait point que l'auteur contredit lui-même son assertion chronologique en disant que les noms des rois prédécesseurs immédiats de Thésée à Athènes, se rencontraient dans l'histoire de ce peuple, et s'y rencontraient seuls, puisqu'il n'en cite aucun autre. En conséquence, il était évident qu'il fallait rectifier la chronologie indiquée par l'auteur, et la même conséquence devait s'appliquer, naturellement, à la géographie du pays des Atlantes. Et ces conclusions sont confirmées par Hérodote, qui a connu les Atlantes ainsi que leur pays, en sorte qu'il est impossible de reporter cette population à dix mille ans avant notre ère, et de placer l'Atlantis sous les flots de l'Atlantique.

La conclusion dernière de tous ces faits, c'est que le peuple descendant d'Atlas a vécu à la même époque que les Libyens ennemis de l'Egypte, et dans le même pays que ces Libyens, de sorte que les deux races sont identiques et que les guerres de l'une sont exactement les mêmes que les luttes de l'autre.

Après être arrivé à cette double détermination géographique et chronologique, il fallait bien rappeler que les Libyens de l'Afrique occidentale ont fait partie d'une vaste confédération des peuples pélasgiques de la Méditerranée, comprenant les Tursènes d'Italie et peut-être d'Espagne, les Achaioi et les Danaoi de la Grèce, les Teucriens de Thrace et de l'Asie-Mineure, et les Khétas du Taurus et de la Syrie. A ces peuples il aurait fallu joindre les Aiguptioi établis sur le delta du Nil et distincts des Égyptiens : on va voir quelques pages plus loin quelle est cette population, et cela est nécessaire afin d'avoir une idée juste des

itinéraires africains tracés d'abord par les Pélasges de la Libye.

Mais cette étendue même de la confédération pélasgique prouve qu'il faut procéder avec ordre et étudier l'un après l'autre chacun des pays et chacun des peuples qui en faisaient partie, sous peine de se perdre. Cette précaution, l'auteur l'a prise, il a eu soin de l'indiquer dans ses conclusions : il n'a apporté de résultats définitifs que pour les Atlantes et pour leur pays (1). Pour les autres peuples et les autres pays, il n'a donné que des indications générales, parce qu'il compte les reprendre dans des études postérieures; en particulier il a préparé une étude sur l'histoire de l'Aigaion ou du bassin de la mer Egée, à la période pélasgique. C'est que l'histoire des Atlantes doit avoir une double suite, l'une pour l'Afrique intérieure et l'autre pour le bassin de la Méditerranée.

Dans ces conditions le livre des Atlantes a un caractère bien déterminé : il apporte des conclusions définitives sur l'Atlantis, et il donne des indications sommaires sur les autres contrées. D'un autre côté les conclusions qu'il expose sur le pays des Atlantes sont d'une nature particulière; elles sont appuyées, non sur des légendes, mais sur des preuves géographiques, sur des démonstrations dans lesquelles la fantaisie n'a rien à voir. On peut attaquer tout le travail, si l'on veut, les indications provisoires concernant les pays étrangers à l'Atlantis, les résultats définitifs s'appliquant à cette dernière contrée, et les démonstrations sur lesquelles ces résultats s'appuient. Mais si l'on suppose que ces preuves géographiques n'existent pas, et si on les supprime pour prétendre que le livre n'énonce guère que des faits non démontrés, la discussion s'égare.

(1) p. 151.

Cependant l'auteur ne s'effraie point d'une discussion pareille. Il s'explique même que sa démonstration géographique ait surpris le lecteur parce qu'elle est peu commune, et que cette nouveauté ait occasionné des méprises à la critique. Mais il a le droit de réclamer contre un pareil oubli et d'y répondre : cette réponse est inutile s'il s'agit de quelque publication obscure; elle est nécessaire si l'omission se rencontre dans une revue dont le titre est connu dans la science. A cause de cela il doit dire qu'une omission de ce genre a été commise par le *Journal Asiatique*. D'ailleurs, il ne discute pas la critique formulé par cette Revue; il se borne à la citer intégralement sans y ajouter un seul mot de réfutation. La voici :

« Les vagues et intéressantes questions relatives au passé historique et légendaire des régions de l'Atlas ont été reprises par M. Berlioux. La méthode de l'auteur n'est pas toujours sans inspirer quelque appréhension : l'interprétation ethnographique des légendes conduit aisément à un evhérisme d'un nouveau genre, et il est rare que ces traditions, qui généralement sont librement remaniées par la fantaisie du poète, soient assez résistantes pour offrir une base très solide à l'histoire.

« Dans ses grandes lignes, néanmoins, la thèse de M. Berlioux mérite considération. Il identifie les Atlantes avec les Libou des Egyptiens, et voit dans les légendes de l'Atlantide le souvenir d'un grand empire libyen; d'autre part, il distingue les Libyens des Berbères, les premiers venant de l'Europe, les Berbères des bords de la mer Rouge par le Soudan. La question sera certainement reprise quand l'exploration de la Libye intérieure aura mis en nos mains de ces monuments directs sans lesquels il est douteux qu'on puisse entreprendre utilement l'histoire d'un peuple (1). »

(1) *Revue Asiatique*, juillet 1883. Ce numéro de la *Revue Asiatique* a paru en août 1883; il est postérieur à l'étude sur Polybe publiée par l'au-

Le lecteur va voir, en examinant un fait nouveau se rapportant aux mêmes souvenirs, combien la discussion de ces vieux événements demande que l'on procède avec ordre, et combien il faut distinguer entre les faits établis et les indications provisoires. A l'égard de la grande route qui allait de l'Atlantique à la Petite-Syrte et qui se prolongeait ensuite jusqu'à la vallée du Nil, il faut se demander à quelle époque et par quelle population cette dernière partie de la route septentrionale a été ouverte. Le livre des Atlantes n'a touché que très sommairement à cette question, parce que l'étude devait être reprise. Aujourd'hui on peut s'avancer un peu plus loin et faire connaître le peuple qui a ouvert cette route, mais il faudra ajourner encore l'histoire de ce peuple.

Ceux qui se sont associés aux Atlantes pour ouvrir la route allant du Nil à l'Atlantique sont les Aiguptioi, un peuple libyen de même race que les populations primitives de l'Atlas, mais distinct d'origine des Egyptiens classiques. Et que l'on ne se hâte pas de croire que cette distinction entre les Aiguptioi et les Egyptiens, entre l'Aïguptos et l'Egypte, soit une simple discussion de mot et encore moins un non-sens. C'est un problème de géographie et d'histoire d'une grande importance qui a été à peine discuté et encore moins résolu.

Ce problème est cependant d'une grande clarté, si l'on s'en tient simplement aux faits établis. Le pays que nous appelons Egypte n'a jamais porté ce nom ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes. Aujourd'hui il s'appelle Misr, du nom de Mesraïm, que la Bible et les Arabes lui ont donné et qui est celui d'un fils de Cham. D'après les égyptologues, les anciens habitants de la vallée du Nil appelaient leur pays

teur de cette notice. En conséquence le lecteur ne verra aucune allusion à cette critique dans les discussions qui ont rapport au voyage et au livre de l'historien grec.

Kémi. Quant aux noms d'Egypte et d'Egyptien qui ont fait oublier les noms indigènes, ils viennent des Grecs, et il s'agit de savoir si l'Aiguptos des traditions grecques est réellement identique au pays de Kémi et de Misr; si les Aiguptioi sont les mêmes que les fils de Mesraïm; si les Grecs n'ont pas donné successivement le même nom à deux peuples différents; si les traditions et même la chronologie de ces deux peuples n'ont pas été confondues, en sorte qu'une erreur de noms aurait préparé des erreurs de faits de la plus grande gravité. On va voir que cette confusion a été réellement commise et que les Aiguptioi ne sont pas les fils de Mesraïm; mais la discussion actuelle se bornera à établir la différence des deux peuples sans rechercher les conséquences de l'erreur à la suite de laquelle ces peuples ont été confondus. C'est que l'obligation est toujours la même : il faut résoudre les difficultés les unes après les autres.

Celle qui concerne la confusion des noms d'Aiguptos et de Misr, a été écartée plutôt que résolue. M. Brugsch, qui s'en est occupé, a pensé que le nom d'Aiguptos vient de Ha-ka-ptah. D'après le savant égyptologue, Ha-ka-ptah était le nom sacré de Memphis; il signifie *maison de la vénération de Phtah* et il a pris une importance particulière parce que les étrangers visitaient l'Egypte en remontant la branche occidentale du Nil qui les conduisait à Memphis. Cette explication, en admettant même que le nom d'Ha-ka-ptah fût vraiment fort populaire, suppose que le pays de Misr était ouvert aux étrangers dès les temps les plus reculés, puisque le nom d'Aiguptos était déjà connu d'Homère. D'ailleurs, on peut admettre l'étymologie donnée par M. Brugsch, mais il est impossible de reconnaître que cette explication résout la difficulté. Pour trouver cette solution, il faut s'adresser à ceux-là même qui nous ont fait connaître les noms d'Aiguptos et d'Aiguptioi, et leur demander s'ils ont toujours donné la même signification à ces noms.

Le poète Eschyle, qui a fait des recherches très curieuses sur les vieilles traditions de la Grèce, nous a laissé une étude d'ethnographie historique sur les Aiguptioi, dans sa tragédie des *Suppliantes*. Il nous apprend que les hommes de cette race étaient les frères des Danaoi qui allèrent à Argos, qu'ils étaient de la même race que les Pélasges, et qu'ils avaient le type cyprien, celui des habitants de Cypre (1). Avec cela il expliquait cette parenté, qui met les Aiguptioi au rang des populations pélasgiques, en rappelant une de ces légendes dont les Grecs se servaient pour donner à leurs traditions une physionomie plus vivante ; il racontait que Io, la fille d'Inachos, le roi d'Argos, était allée dans la vallée du Nil et y avait eu une double descendance, celle de Danaos et celle d'Aiguptos. Cette explication légendaire suffit-elle par elle-même pour enlever toute valeur au fait ethnographique rappelé par Eschyle, celui qui établit l'origine pélasgique des Aiguptioi et qui en fait les parents des autres Pélasges méditerranéens ? Il n'est pas difficile de démontrer que cette conclusion, avec sa rigueur apparente, est loin d'être exacte.

On s'en assure en examinant les peuples mêmes de l'Aiguptos, en cherchant quelles traces ils ont laissées en Grèce et dans la vallée du Nil. Dans le premier pays, ils ont occupé une grande place, surtout à Athènes et à Argos. Ici, ils s'appelaient Danaoi, et leur puissance devint tellement grande, que leur nom servit à désigner tous les Grecs au moment de la guerre de Troie. D'un autre côté, ils ont eu une influence reconnue sur les idées de la Grèce, particulièrement sur ses croyances religieuses. Et cependant, à côté de cela, il est impossible de trouver aucune trace de cette influence sur la langue même des Grecs ; cette langue est restée entièrement européenne, aryenne, si l'on veut, quoique cette expression paraisse contestable.

(1) Vers 274-282.

En revanche, si l'on fait la contre-épreuve, si l'on cherche quelles traces les Aiguptioi, parents des Pélasges, ont laissées dans la vallée du Nil, on reconnaît qu'ils ont eu une action profonde sur la langue du peuple de Misr. La langue de l'ancienne Egypte, celle des hiéroglyphes, compte un grand nombre de mots dont les racines sont européennes, et ces mots d'origine étrangère sont d'un emploi fort usuel. En conséquence, on doit reconnaître que le peuple de la race de Misraïm a eu, à côté de lui, comme voisin, tantôt ennemi et tantôt allié, un peuple de race européenne auquel sa langue a fait de nombreux emprunts. On admet déjà que l'Egypte a été occupée, à certaines époques, par des populations étrangères. Il faut aller plus loin et constater que le nom d'Aiguptos a appartenu à une de ces races, que cette race était apparentée aux Pélasges, et qu'elle a eu une action puissante sur les Egyptiens classiques, aussi bien que sur les peuples de la Grèce primitive. C'est elle qui a dû laisser, dans le bassin du lac Meri, cette mer intérieure qui a un nom tout européen, le monument primitif qui a été déblayé aux frais du duc de Luynes, et qui ressemble plutôt aux monuments des Pélasges qu'à ceux des Egyptiens (1).

En réalité, cette population est une branche de celle que les hiéroglyphes appellent la race des Lebou ; elle appartient à la même famille que les Atlantes, et c'est à cause de cela que la vallée du Nil a été reliée avec l'Atlantique dès les âges les plus reculés. Elle a été en partie expulsée de son domaine et en partie annexée à la nation égyptienne, a laquelle elle a donné une grande part de ses traditions. C'est elle qui recevait les visiteurs venus de l'Aigaion en Aiguptos dans les époques primitives, par exemple ce voyageur que les légendes grecques ont appelé Orphée, et qui a certainement connu les

(1) Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9e édition, vol. II, p. 55.

mystères religieux et les mythes funéraires de l'ancienne Egypte.

Si les traces de cette population ont été rarement rencontrées par les archéologues dans la vallée du Nil, c'est que les fouilles ont rarement attaqué le pays qu'elle habitait. Elle était établie dans le Delta, et les monuments qu'elle a laissés ont été détruits par les eaux ou recouverts par les alluvions. Les Ioniens de l'Asie-Mineure, qui avaient eu des relations commerciales avec ce peuple, connaissaient cette particularité géographique. A l'époque d'Hérodote ils savaient encore que le nom d'Aiguptos ne s'appliquait pas à toute la vallée du Nil, mais au Delta seulement (1). Pour le reste de la vallée qu'ils connaissaient mal, ils l'appelaient tantôt Arabie, tantôt Ethiopie. L'historien n'a pas admis cette distinction; mais il l'a combattue par des observations topographiques prouvant qu'il n'avait pas compris l'importance de ce souvenir. Il a été victime d'une erreur qui a égaré les Grecs. Ceux-ci, qui avaient gardé le souvenir de l'ancienne Aiguptos, mais qui avaient cessé de fréquenter ce pays pendant des siècles, avaient mal connu les changements survenus dans cette contrée ; quand ils y revinrent plus tard, ils y rapportèrent les anciennes dénominations quoiqu'il n'y eût plus ni d'Aiguptos ni d'Aiguptioi dans la vallée du Nil. Malgré cela ils ont réussi à faire adopter ces dénominations erronées, d'autant mieux qu'ils sont devenus les maîtres dans cette vallée.

Il faut ajouter que le nom d'Aiguptos paraît se rattacher à cette famille de noms semblables à celui de l'Aigaion, qui ont ponr radical le mot *Aiga* ou *Aigua*, eau, et dont l'importance a déjà été signalée, quoique la liste de ces noms n'ait pas été suivie assez loin. Il s'applique à la portion

(1) Hérodote, liv. II, ch. 15.

inondée de la vallée du Nil, et il s'était aussi appliqué primitivement au fleuve qui causait ces inondations. On peut rejeter, si l'on veut, cette étymologie, quoiqu'elle paraisse fondée, indiscutable même, quand on examine dans son ensemble l'aire géographique ancienne où se rencontrait le nom d'*Aigua*, mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'il n'y a pas identité entre l'Aiguptos et l'Egypte, entre les Aiguptioi et les Egyptiens, et de ne pas voir que cette confusion a causé une erreur qui pèse sur la science. Les conséquences de cette erreur se montreront très graves quand on les examinera de près.

Ici il faut s'arrêter. Le but de cette étude était simplement de montrer que la route septentrionale de l'Afrique avait été ouverte et possédée, dans le principe, par deux peuples, les Atlantes et les Aiguptioi, que ces derniers étaient différents des Egyptiens, et qu'ils appartenaient à la race des Pélasges aussi bien que les populations primitives de l'Atlas. Quant à raconter l'histoire des Aiguptioi, à montrer les conséquences de l'erreur qui a confondu ce peuple avec les Egyptiens, à faire voir que cette erreur a égaré même les savants de l'Egypte de l'époque des Ptolémée, toutes ces recherches dépassent les limites assignées à cette notice et doivent être ajournées.

Cette obligation d'ajourner les recherches et les discussions, se présente plus souvent dans une étude qui s'avance sur un terrain entièrement ou presque entièrement inexploré. Est-ce un motif pour rejeter les études de ce genre?

Les lecteurs qui redoutent les travaux scientifiques apportant des faits nouveaux, en désaccord avec les théories admises, et qui repoussent surtout les tentatives opérées en dehors des écoles attitrées, peuvent croire qu'il en est ainsi. C'est une expérience que l'on peut tenter et dont l'auteur ne s'effraie pas outre mesure; il en est des études comme

des fruits ; celles qui sont mortes se changent en fumier quand on les enterre, celles qui sont vivantes repoussent et peuvent devenir des arbres. Quant aux lecteurs qui restent au-dessus des discussions d'école, et qui demandent simplement aux œuvres scientifiques d'apporter la vérité, ceux-là surtout qui s'intéressent aux découvertes géographiques et aux entreprises généreuses destinées à porter le bien dans des contrées nouvelles, ils reconnaîtront peut-être que ces recherches ne sont pas sans valeur, et qu'il y aura quelque profit pour nos voyageurs à en tenir compte.

NOTES COMPLÉMENTAIRES.

1° Notes sur un grand atlas nécessaire à l'enseignement français.

L'auteur de cette notice a terminé sa causerie sur Polybe en signalant ce fait que notre enseignement manque d'un grand atlas ayant une valeur scientifique reconnue : l'observation arrivait naturellement à la suite d'une étude de géographie et servait de conclusion pratique à cette étude. Il doit y revenir aujourd'hui, non pour reprendre cette question qui aurait besoin d'être discutée à part dans une notice plus étendue, mais pour prévenir de fausses interprétations.

En parlant de cette omission qui a privé jusqu'ici notre enseignement d'un atlas et qui force le public français à demander à l'étranger les ouvrages de ce genre, il n'avait aucunement en vue d'apprécier les collections de cartes destinées aux études classiques, et encore moins de juger une œuvre qui se poursuit pour réparer cette omission : les premières publications étaient en dehors du débat et la dernière était trop peu avancée pour qu'il fût possible de l'apprécier avec sécurité. Le professeur de géographie a voulu simplement signaler le fait même de cet oubli, et montrer combien ce fait est en contradiction avec la faveur apparente que l'on semble accorder aux études géographiques et surtout avec l'entraînement qui se manifeste dans les nouvelles entreprises coloniales de notre nation : constater les oublis, c'est commencer à les réparer.

C'est pour cela qu'il a été nécessaire également de signaler la cause principale de cet oubli. Cette cause, c'est que nous sommes trop disposés à emprunter aux étrangers les livres qui nous manquent ; à faire ces emprunts dans la mesure la plus large ; à les répéter au point qu'ils se changent en une

espèce de tribut permanent; à les multiplier de façon qu'ils exercent dans notre enseignement une influence dangereuse, en ce qu'ils habituent notre jeunesse à reconnaître une infériorité qui n'existe pas, ou qui disparaîtra quand nous voudrons.

Pour chaque nation, comme pour chaque homme désireux de suivre les progrès de la science, c'est une nécessité de connaître les travaux accomplis à l'étranger, mais la nécessité est encore plus grande de conserver son indépendance intellectuelle, et une des premières conditions d'un enseignement national, c'est que la jeunesse se trouve dans un milieu qui ne l'expose point à oublier le respect et l'amour de son pays. Quant à la science qui met à contribution les travaux accomplis chez tous les peuples, parce que la vérité ne connaît pas de frontière, elle n'a rien à gagner à une imitation servile, et c'est une fausse science celle qui prend une étiquette étrangère pour s'attirer des clients.

Il est inutile de rechercher ici jusqu'à quel degré la poursuite de la science étrangère a préparé des erreurs, quelle place elle a prise dans nos livres au point de nous faire admirer des œuvres qui ne méritent rien moins que notre admiration, et de nous faire adopter des méthodes ou des principes d'éducation qui sont en désaccord tout à la fois avec notre caractère national et avec nos intérêts.

Celui qui tient à connaître ces faits, et qui n'est pas trop en dehors des choses de l'enseignement, n'a qu'à regarder autour de lui, écouter les hommes, examiner les livres et interroger les méthodes, pour s'assurer que l'on est allé trop loin dans cette poursuite qui doit nous initier à la science étrangère, et que cet entraînement a préparé des erreurs dangereuses.

Il est vrai aussi que le danger a été reconnu déjà et signalé plusieurs fois. Il a provoqué des protestations puissantes en faveur de notre science française. On peut s'en assurer, par

exemple, en reprenant la dernière œuvre de notre illustre chimiste, J.-B. Dumas, son éloge posthume des frères Deville : on lira avec émotion la fin de ce discours où il affirme avec patriotisme la vitalité de cette science. Cette affirmation, surtout celle qui se manifeste par des œuvres, est un devoir plus pressant quand la patrie porte des blessures qui ne sont pas cicatrisées. Cependant elle a été lente à se produire et elle n'est pas encore assez large. Elle a été plus prompte et plus énergique dans le monde des sciences ; elle est plus tardive, peut-être, et moins vigoureuse dans celui des lettres, en donnant à cette dernière expression le sens restreint que les habitudes universitaires y ont attaché et qui met dans les lettres les études d'érudition et de linguistique, sans parler des méthodes pédagogiques.

Mais enfin elle se manifeste aujourd'hui. Elle était presque latente il y a un an : elle a éclaté avec force en 1884, et elle devient chaque jour plus puissante.

En conséquence, on reconnaîtra qu'une protestation semblable n'était pas déplacée il y a un an, et l'auteur de cette notice y est arrivé par la force même des choses quand il a eu à signaler des omissions regrettables pour notre enseignement et à montrer les entraves contre lesquelles les études poursuivies avec indépendance sont exposées à se heurter : la nécessité serait moins grande cette année, et elle cessera bientôt, il faut le croire.

2° Liste des itinéraires anciens tracés sur la carte de la Lybie occidentale.

Tous ces itinéraires ont besoin d'être considérés isolément, si l'on veut les comprendre ; ils ne se raccordent entre eux que sur les points où les routes se rencontraient. Les anciens n'avaient aucun moyen pratique pour calculer la distance

séparant deux itinéraires indépendants. En conséquence, les mesures cessent d'être exactes sur ces intervalles, et ces intervalles, aux dimensions irrégulières, sont marquées sur la carte par des hachures croisées.

Les itinéraires sont distribués ici en deux groupes; on comprendra bientôt la raison de cette distribution.

PREMIER GROUPE.

1° Le principal itinéraire est celui qui va du lac Libyen à l'embouchure du N'Dar, et cet itinéraire continuait celui qui venait de Leptis au lac Libyen par Garama: on le connaît par les notes précédentes.

2° La route qui allait du lac Libyen dans la direction du midi, en remontant la vallée du N'Ger méridional ou du Chari, et qui se dirigeait vers les mines de l'Aroualtès, est également connue; on sait que les traces de cette route doivent se rencontrer bientôt sous les pas de nos explorateurs.

3° Une autre route latérale partait de Thamondacana pour aller dans la direction du sud-ouest. Elle se prolongeait sur une étendue de 7°—8°, traversait le pays des Odranginai et arrivait dans la région aurifère des Achaniai ou Achamai. Cette route existe encore aujourd'hui, d'après Barth. Elle quitte les bords du Niger à Say, qui est en face de Tamkala, et elle traverse le pays des Ouangara, qui doivent être identiques aux Odranginai, pour arriver chez les Achantis.

4° Au point où la grande route traversait le Niger, au-dessus du lac Nigris ou Debbo, il y avait un port où l'on s'embarquait pour Toucaba, situé à 3° 20′ environ de distance. Toucaba est identique à Cabara, le port de Timbouctou. De là, les marchands qui fréquentaient ce marché, rayonnaient dans les villes voisines, mais il est difficile de donner les noms modernes de ces localités, parce que ces pays n'ont pas

encore été suffisamment explorés. Cependant, on peut affirmer que le mont Sagapola, situé à 2° 30′ de Toucaba, est identique au massif d'Asaouad. Les anciens disaient qu'une dépression, nommée Soub, courait de ce massif à l'Océan, comme les modernes ont rapporté que le Djouf court de l'Asaouad à l'Océan (1). Le Soub est identique au Djouf.

5° De Thoùelath, un embranchement se prolongeait dans la direction du nord-ouest jusqu'à Autolata, qui tombe dans la partie orientale de l'Aderar, région mal connue; cette route n'était reliée ni avec l'Océan, ni avec l'Atlas.

DEUXIÈME GROUPE.

Iarzeitha était le centre de plusieurs lignes de navigation et la tête d'une grande route méridionale. Pour comprendre les lignes de navigation qui en partaient, il faut savoir comment la position de cette ville avait été déterminée, et comment ces lignes avaient été relevées.

La distance astronomique séparant la capitale du N'Dar de Tanger (Tingis), avait été calculée d'une manière assez exacte, parce qu'il s'agissait d'un calcul de latitude (2); mais les détails donnés sur la côte séparant le détroit de Gadès de Iarzeitha, et reproduits dans la table de Ptolémée, ont été relevés d'une façon défectueuse.

L'examen des faits prouve que le géographe a décrit cette côte d'après deux portulans: le premier, donnant la description du littoral de la Mauritanie, en partant de Tanger et en allant du nord au sud; le second, traçant la côte du Sahara, en partant de Iarzeitha et en allant du sud au nord. Les deux portulans exagéraient les distances, mais le géographe n'a pas reconnu cette exagération, parce que les deux lignes se sont

(1) Barth, *Beisen in Afrika*, vol. V, p. 461.

(2) D'après Ptolémée, cette distance était de 20° 5'; elle devait être de 19° 36' : l'erreur est faible.

prolongées aux dépens du littoral de l'Atlas, dont l'accès était interdit aux marchands romains pour les causes que l'on connaît.

Quand on examine ces relevés maritimes, faits d'après les portulans, on peut s'assurer que les courants de la mer ont une grande influence sur le tracé des côtes; lorsque les courants étaient opposés à la ligne suivie par les navigateurs, et ces derniers faisaient surtout le cabotage, le tracé du littoral prend des proportions exagérées; il se raccourcit, au contraire, et se réduit quelquefois à des proportions régulières, lorsque les courants sont dans le sens de la marche du navire.

1° Le premier portulan, partant de Iarzeitha, allait de cette ville jusqu'à l'île d'Autolata. Celle-ci est l'île d'Arguin, et c'est là que les Carthaginois avaient établi leur colonie de Cernè. On peut voir comment le portulan partageait la distance comprise entre cette île et Iarzeitha en trois parties à peu près égales et correspondant à trois étapes : la préoccupation des marins était moins de décrire correctement le littoral que de régler leur propre marche. Les fleuves signalés sur cette côte sont des marigots. On disait qu'ils descendaient du M. Mandron, non que le cours de ces rivières eût été suivi, mais parce que la côte où elles se montraient était en face du Mandron.

2° Le second portulan donnait les tracés de la eôte depuis Iarzeitha et l'embouchure du Daras jusqu'à la pointe appelée hypodrome de l'Ethiopie et correspondant à la pointe de l'île Sherboro.

Dans la portion septentrionale de cette côte, jusqu'au cap Arsinarion, le Soloentium de Polybe, ou le Cap-Vert actuel, les distances sont exagérées à cause des courants et des vents contraires que l'on y rencontre, tandis que les proportions changent au sud de cette pointe. Ce fait montre combien les détails de la carte ont besoin d'être discutés de près.

Dans toute la portion méridionale, pour les régions où les pilotes de Hannon déclaraient que les populations leur étaient inconnues, la carte de Ptolémée ne donne le nom d'aucune tribu, ce qui prouve que la situation était restée la même.

La limite extrême du littoral connu à l'époque de notre géographe, est la même que dans l'itinéraire de Polybe. Quant au golfe Sans-Limite que l'on appelait alors d'un nom presque identique, le Grand Golfe ou le golfe du Couchant, les navigateurs ne le fréquentaient plus. Cependant des explorateurs venus du pays de Rhaptum, correspondant à peu près à celui de Zanzibar, avaient recueilli des renseignements sur les régions baignées par l'Atlantique au sud de l'équateur; mais il n'est pas question ici de ces courses qui appartiennent à d'autres itinéraires.

3° Une route remontant le Daras, partait de Iarzeitha pour aller sur les champs aurifères du haut fleuve et pour pénétrer dans le pays des Leuko-Ethiopiens. Une seconde route arrivait dans le même pays en remontant le Stacheir, qui est le Bambot de Polybe et la Gambie actuelle. Les distances de ces deux routes avaient été mesurées sur terre ou bien à la remonte, quand on halait les bateaux. A cause de cela elles ont été calculées avec exactitude et l'on peut remarquer que les deux fleuves ont la même dimension sur la carte ancienne et sur la carte moderne; en outre, on constate que le plus septentrional des deux, prend sa source à 1° plus au sud que l'autre, d'après la table, et ce fait, qui est entièrement exact, suffit pour démontrer l'exactitude des anciens itinéraires. Il en est de même de ce détail qui montre des marais formés par le Stacheir à la sortie des montagnes où il a sa source; ce détail est encore d'une grande vérité. Et toutes ces preuves deviendront encore plus claires quand on suivra de près l'histoire de ces contrées.

4° Le dernier itinéraire conduisait des montagnes des Leuko-Ethiopiens jusqu'au Théon Ochêma occidental situé 5° plus au sud. Cette route courait sur les plateaux où le Niger prend sa source (1), mais les anciens n'avaient pas attaché d'importance à cette source, parce que les bords du fleuve leur étaient inconnus au-dessus du lac Nigris.

En la suivant, on allait des champs aurifères du haut Daras jusqu'à une autre région qui devait avoir également des mines, celle du Théon Ochêma occidental. La relation de Polybe nous apprendra l'importance de cette contrée, car il est allé la visiter, et c'est là qu'il a fait des observations sur le climat des régions équatoriales.

Cependant la géographie moderne connaît mal ces régions qui étaient fréquentées autrefois et qui sont fermées à nos voyageurs; à cause de cela, il n'est pas possible de suivre de très près les indications des anciens. Ceux-ci y avaient rencontré un fleuve nommé Massitholus, qui coulait du côté de l'ouest. Cependant ils ont commis sur ce fleuve la même erreur que les modernes ont commise à l'égard de l'Ouellé en rattachant celui-ci au Chari. Le Massitholus supérieur de la table de Ptolémée doit être la rivière de Saint-Paul, qui descend à Monrovia, la capitale de Liberia, et le Massitholus inférieur est la Rokelle, qui débouche à Sierra Leone.

(1) Ces plateaux ayant une étendue de 5° environ, étaient appelés le Champ brûlé ou Champ de feu; Caillé, dans sa relation : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*, en signale maintes fois le sol rouge ou ferrugineux, par exemple, vol. I, p. 352.

LE LIVRE DE POLYBE

SUR

LES TERRES ÉQUATORIALES

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON

Prononcé dans la séance publique du 10 juillet 1883

PAR

E.-F. BERLIOUX

Professeur de géographie à la Faculté des lettres de Lyon.

MESSIEURS,

C'est pour obéir aux traditions de votre Compagnie que je prends aujourd'hui la parole devant vous. Votre règlement exige que chaque nouveau venu apporte un travail, une quote-part scientifique, qui lui compte comme un droit d'entrée et qui lui permette de vous remercier du choix dont il a été honoré. Je me soumets volontiers à cet usage. Cependant, je ne vous ferai pas un discours d'apparat; je me bornerai à vous présenter une étude sur des faits peu connus et qui ne sont pas sans importance : en s'adressant à une Société d'élite pour laquelle les choses de la science et les créations de l'esprit comptent entre les richesses les plus précieuses, ce serait la fêter dignement que de lui offrir quelqu'une de ces

œuvres qu'elle préfère. Je n'ai pas la prétention de répondre entièrement à ce vœu ; néanmoins, j'espère vous exposer des recherches qui ne sont pas étrangères aux préoccupations actuelles du monde savant.

Je vous donnerai le résumé d'un ouvrage publié il y a plus de deux mille ans, qui rappelle des souvenirs de la plus haute valeur, mais que la science avait fini par oublier tout à fait. L'auteur de cet ouvrage, un homme illustre dans l'histoire des lettres, avait visité, à la tête d'une expédition puissante, toutes les terres qui s'étendent entre les colonnes d'Hercule et le vaste golfe creusé sur la côte occidentale de l'Afrique, le golfe Sans limite des Carthaginois (1), le golfe de Guinée des cartes modernes. Il avait *scruté* toutes ces terres, c'est l'expression même qu'il employait dans sa relation, et il avait particulièrement étudié les plateaux qui se développent entre le bassin du Niger et de l'Océan, ces régions parsemées de champs aurifères, dont les populations les plus connues sont celles des Fouls et des Achantis, que les anciens appelèrent les Leuko-Ethiopiens (Ethiopiens blancs), et les *Achaniai* (2).

Avant ce voyage, et cela arriva encore plus tard, lorsque le livre dont je vous parle fut perdu, la science déclarait que ces contrées étaient inhabitables tant le soleil y était brûlant. Aussi l'étonnement des voyageurs fut grand, quand ils se trouvèrent en face d'une terre enveloppée d'une végétation puissante, arrosée par de grands cours d'eau et peuplée de troupeaux innombrables. Les voyageurs modernes ont éprouvé la même impression devant cette richesse équatoriale et ils en ont

(1) Relation de Hannon dans les *Geographi Græci minores*, Didot, vol. I, p. 10 : θαλάττης χάσμα ἀμέτρητον. Le traducteur grec, qui ne comprenait pas la vraie signification du récit, n'en a pas rendu toutes les expressions avec exactitude.

(2) Ptolémée, liv. IV, chap. VI ; Wilberg, p. 26.

décrit les merveilles dans leurs récits. Ils croyaient révéler un monde nouveau à la science européenne ; ils ne faisaient que répéter les descriptions du livre que je vais résumer : « La terre habitable vers l'équateur, Περὶ τῆς περὶ τὸν ἰσημερινὸν οἰκήσεως. »

L'auteur de cet ouvrage extraordinaire, c'est l'historien Polybe. A quelle occasion l'illustre écrivain a-t-il entrepris cette campagne lointaine ; qu'a-t-il découvert dans les pays de la Libye qu'il a visités ; comment le récit de son voyage s'est-il évanoui à ce point que nos livres modernes ne donnent pas même le titre de sa relation ; avec quels matériaux peut-on, dans une certaine mesure, reconstituer cette œuvre ? Je vous le dirai dans un instant. Cependant je ne vous donnerai pas aujourd'hui ce travail de reconstitution tout entier ; c'est une étude assez longue que je compte vous soumettre dans d'autres réunions ; je vous en indiquerai seulement le caractère général et les principaux résultats.

Avant tout, il faut savoir que le livre de Polybe n'est pas un travail isolé que l'on puisse comprendre en étudiant tout seul. Il appartient à une série d'ouvrages, dont chaque volume a été écrit d'une façon indépendante, mais dont l'ensemble présente, en quelque sorte, un récit enchaîné ; parce que ces ouvrages se rapportent tous aux mêmes populations, on pourrait dire à une même œuvre, un grand travail de l'humanité qui a été commencé dès les âges les plus reculés et qui est repris de nos jours. Cette œuvre, quoiqu'elle se soit perdue bien souvent dans des entreprises malheureuses et même mauvaises, c'est celle que nos explorateurs et nos missionnaires poursuivent aujourd'hui, dans d'autres conditions, sur la terre d'Afrique : il s'agissait de rattacher les contrées les plus lointaines de ce continent au commerce et à la société du monde méditerranéen ou européen. Polybe a été le témoin et le coopérateur d'une de ces entreprises.

---

§ I.

Les premiers Ouvrages écrits sur l'Afrique occidentale.

Le premier volume de la collection africaine primitive est ce poème de l'*Atlantis* que Solon avait composé sur des documents très anciens et dont Platon nous a conservé le résumé. Je vous ai présenté une analyse de ce poème et j'en ai publié une discussion complète : je n'y reviens pas. Mais je dois rappeler ce fait capital, c'est que les enfants de Japhet, celui que les Grecs nommaient Japet, ont occupé, les premiers, le rebord septentrional de l'Afrique et qu'ils ont accompli de grandes choses sur ce continent. Après y avoir fondé un vaste empire, ils envoyèrent des explorateurs qui ouvrirent de longues routes sur les terres de l'intérieur et qui y découvrirent la plupart des régions aurifères que la géographie y signale (1). Quand leur empire fut tombé, on continua pendant de longs siècles à suivre ces routes et à visiter ces mines. Les marchands de Tyr, ceux de Carthage, de Gadès et de Leptis y envoyèrent successivement leurs caravanes, et les descendants des Libyens japhétiques, dont il reste encore aujourd'hui de nombreux débris, se sont associés presque toujours à ce commerce qui partait de la Méditerranée. Ces faits, qui donnent une grande unité à l'histoire de l'ancienne Afrique, montrent aussi comment il faut étudier le livre de Polybe.

Le second ouvrage sur l'Afrique occidentale est ce livre de Dionisios que Diodore a résumé (2) et qui racon-

(1) Ces faits ont été indiqués sommairement par l'auteur dans son étude : *Les anciennes explorations et les prochaines découvertes de l'Afrique centrale ;* ils seront repris dans un ouvrage plus complet.

(2) Diodore, liv. III, chap. LII, § 5 ; liv. III, chap. LXVII, § 5.

tait l'histoire des Amazones libyennes avec celle du Bacchus de l'Atlas. C'était une sorte de traduction d'un vieux poème intitulé *le Chant phrgien* et attribué à Thymœtès, petit-fils du roi troyen Laomédon. Déjà je vous ai fait voir, et j'ai expliqué plus longuement dans mon livre des Atlantes, comment l'ouvrage de Dionisios donnait des détails géographiques précis sur les régions de l'Afrique situées vers l'Atlantique, autour de l'Atlas occidental. En discutant ces détails et en voyant qu'ils sont conformes aux indications fournies par les voyageurs modernes, j'ai eu le droit de conclure que le récit de l'auteur grec n'était pas une simple légende sans fondement historique, et que les lieux décrits avaient été véritablement visités par les auteurs primitifs de la légende : les inventions poétiques les plus hasardées n'arrivent pas à représenter avec vérité des pays lointains que personne n'a explorés.

D'un autre côté, cependant, il est certain que les pays situés à l'extrémité de l'Atlas, sur les bords de l'Océan, n'ont jamais été visités, dans les âges historiques, par des voyageurs venant de la Grèce ou des régions baignées par la Méditerranée orientale. En conséquence, j'ai eu aussi le droit de conclure que les notions géographiques recueillies par Dionisios et répétées par Diodore datent véritablement d'une époque antérieure. Or, cette époque ne peut être que celle dont parle Hérodote (1), et dans laquelle les populations de l'Asie-Mineure étaient en relations avec les tribus libyennes établies dans le bassin de la Petite-Syrte. Non-seulement Hérodote nous rappelle ces vieilles relations entre le pays de Thymœtès et les contrées de l'Atlas, mais il nous fait connaître aussi qu'il y avait un chemin fréquenté, allant de la Petite-Syrte à l'Océan par le sud de l'Atlas (2). En rapprochant tous ces faits

(1) Hérodote, liv. IV, chap. CLXXXXI.
(2) Voir cette discussion dans le livre des Atlantes.

et en discutant toutes ces données, j'ai eu le droit d'affirmer que les populations du bassin de la mer Egée ont eu des relations commerciales avec les peuples établis sur les pentes méridionales de l'Atlas et que des voyageurs venus de la Grèce ou de l'Asie-Mineure ont véritablement visité le littoral de l'Atlantique dans les âges les plus reculés (1).

Cette conclusion n'est pas une chimère, mais un fait précis que l'on peut vérifier en comparant les données fournies par les auteurs anciens avec celles que l'on trouve dans les cartes et dans les relations modernes. Cette comparaison démontre que les pays décrits dans ces vieilles traditions ont été véritablement visités par ceux qui ont recueilli ces souvenirs, et elle permet d'affirmer que les récits nous donnant de pareils détails géographiques ne sont pas de simples mythes, mais qu'ils rappellent des faits historiques réels, quoique la légende ait attribué un caractère merveilleux à ces faits. Alors on arrive aussi à un résultat plus général encore : on voit que la géographie fournit un moyen de contrôle certain, une règle précise pour interroger les anciennes traditions, et en établir la valeur historique.

Je vous montrerai plus tard quels riches résultats doit donner cette interrogation géographique des anciennes légendes. En attendant, je puis vous en citer un ou deux exemples se rattachant à ces études sur les Atlantes et les Européens primitifs.

Lorsque Hésiode nous rapporte que Japet, le premier ancêtre des Grecs, celui vers lequel remontent les souvenirs les plus anciens de l'Europe, épousa l'Océanide Clymènè, (Océanique dans le texte) (2), il nous montre que la famille de ce chef était établie sur les bords de la mer. Eschyle com-

(1) Dionisios racontait que Thymœtès avait fait ce voyage, et rien ne prouve qu'il se soit trompé.

(2) Théogonie, vers 507.

plète et confirme ce fait en nous apprenant que Prométhée, fils de Japet, enseigna l'art de construire les navires (1). En conséquence, on a le droit d'élever des doutes contre cette théorie qui met le berceau des Européens dans des contrées éloignées de la mer et placées vers le centre de l'Asie ; à mesure que l'on poursuit ces recherches, les doutes se changent en certitude.

Pour le moment, la seule conclusion que je tire de ces théorèmes géographiques, c'est que les régions de l'Afrique occidentale ont été connues dès les âges les plus reculés, et que les traditions se rapportant à ce pays comptent entre les plus anciennes.

Entre les événements racontés dans les récits de Platon et de Diodore, et ceux que rappelle le troisième ouvrage écrit sur ce pays, il s'est écoulé de longs siècles, et les régions de l'Atlas ont changé de maîtres : les Libyens de race européenne ont été refoulés, et leur domaine est tombé entre les mains des Sémites ; parmi ces derniers, le premier rang appartient aux colons venus de la Phénicie. Cet ouvrage nous fait connaître les positions occupées par les Phéniciens le long de l'Océan à l'époque où l'empire de Tyr s'est brisé et où Carthage en a recueilli la succession. Ce livre n'a pas été déchiré par le temps, comme ceux de Solon et de Thymœtès. Il nous est arrivé intact, sinon dans sa forme primitive, au moins dans une traduction grecque textuelle, et, au lieu de rester dans l'oubli, il a été l'objet d'un grand nombre de commentaires. Malgré cela, on peut affirmer qu'il est resté lettre close et que la science n'a pas encore donné l'explication de ce curieux récit.

C'est l'*Exploration de Hannon*, que l'on a eu tort d'appeler un périple, car ce dernier nom a un sens trop étroit :

(1) Prométhée enchaîné, vers 467-68.

pour les anciens un périple était comme le commentaire d'un portulan et désignait un recueil géographique semblable à ceux que nous appelons des Guides. Le livre de Hannon n'était pas un périple, mais le récit officiel d'une grande expédition. Il avait tant de valeur, que Carthage en fit graver le texte sur des tables de bronze placées dans le temple de Kronos. C'est à cause de cela que ce récit nous a été conservé : un Grec qui visita un jour Carthage, le copia et en a laissé la traduction. Aujourd'hui il représente à lui seul toute la littérature du peuple carthaginois, et l'on peut dire qu'il est digne de la grande cité Africaine.

Mais pour en comprendre la valeur, il faut dégager ce récit des commentaires dont il a été l'objet. Hannon avait visité toute l'Afrique orientale jusqu'au fond du golfe Sans limite, non pour y faire des découvertes, mais pour prendre possession des comptoirs établis sur cette côte et fondés par les Phéniciens. Ce fait capital est démontré avec évidence par la relation même : le chef carthaginois avait trouvé, dans les régions de l'Atlas, des guides ou des pilotes qui lui firent connaître les parages les plus lointains de cette côte et qui lui en donnèrent les noms. Il navigua ainsi jusqu'au pied d'une grande montagne dont le sommet paraïssait s'élever jusqu'au ciel et qui était enveloppée de feux. Après être arrivé en face de cette montagne pendant la nuit, il en suivit lentement le rebord, car elle s'élevait sur la côte même, et, pendant trois jours, il examina de près cette terre d'où descendaient des torrents de flammes. La montagne se nommait Théôn Ochèma ou le Char des dieux.

D'après les commentateurs les plus récents, cette montagne devrait se trouver dans le pays actuel de Sierra Leone. Ce serait un massif sans importance, n'ayant guère qu'un millier de mètres d'élévation, et n'ayant absolument aucun rapport avec nos volcans. Mais il se serait rencontré que les sau-

vages auraient incendié les prairies voisines au moment du passage des Carthaginois. Les lueurs de ces herbes brûlées et la phosphorescence des flots qui se brisent sur la côte voisine auraient suffi pour épouvanter le voyageur et pour lui inspirer cette description terrible qui sert, en quelque sorte, de dénoûment à son récit. C'est de cette façon que l'on expliqne aujourd'hui la page la plus remarquable de la relation, et tout le reste est réduit dans les mêmes proportions.

La géographie proteste contre de pareils commentaires. Si le livre de Hannon n'est pas l'œuvre d'un faussaire, et de nombreuses preuves établissent que cette opinion est inadmissible, il est certain que ce chef n'a pu être le jouet d'une pareille illusion. Avant de partir pour cette expédition, il avait déjà l'expérience des grands spectacles de la nature. Sans sortir de la Méditerranée centrale, en face même de Carthage, il avait vu les volcans de l'Etna, des iles Lipari et du Vésuve, qui comptent entre les plus terribles de l'univers. Il avait aussi rencontré de puissantes montagnes, puisque l'Etna s'élève à 3,100m. Ces faits étaient tellement familiers aux Carthaginois, que le dernier soldat de la flotte n'aurait jamais commis les bévues que les commentateurs prêtent à Hannon.

En conséquence, il est certain que l'explication de son livre est à refaire tout entière.

En attendant de donner plus tard cette explication, je vais vous en indiquer les traits généraux; cela est nécessaire pour comprendre l'expédition de Polybe (1). Le chef carthaginois était arrivé jusqu'au pied d'un grand massif volcanique qui s'élève sur la côte même, au sud de l'embouchure du

(1) Ces conclusions seront établies quand l'auteur publiera la discussion complète du livre de Hannon et la carte ancienne de l'Afrique occidentale.

Niger, dont les foyers mal éteints se couronnent encore quelquefois de fumée, et dont le sommet atteint 4,190 mètres. Le volcan s'appelle aujourd'hui, tout prosaïquement, la montagne des Camarouns ou des crevettes, un nom qu'elle a reçu des Portugais. A l'époque de Hannon, il se nommait le Char des dieux, et ce nom est identique à celui de l'Ararat ou Aryaratha, qui signifie le char des vénérables, et qui rappelle la course des étoiles autour de ce haut sommet. Ce rapport lointain n'est pas une coïncidence; il s'explique par ce fait que la montagne de l'Arménie et celle de l'Afrique centrale ont été ainsi dénommées par des hommes de la même race, par des Japhétiques.

Les Libyens visitaient le Char des dieux en allant dans une région aurifère qui se trouve à l'est de cette montagne, sur laquelle on a des renseignements par Léon l'Africain, et que la géographie moderne ne connaît pas. Ils avaient ouvert quatre exploitations semblables, sur les montagnes de l'Afrique occidentale qui courent le long de l'Océan. La première de ces stations était sur le haut du Daras ou Sénégal. La seconde se trouvait au sud des sources du Niger, dans une contrée que nos explorateurs n'ont pas encore revue; elle est couronnée par des massifs que l'on nommait aussi le Char des dieux, et qui était le Théôn Ochèma occidental. La troisième était dans le pays des Achaniai (1); enfin, la quatrième était celle à laquelle on arrivait par le Théôn Ochéma oriental. Je vous dirai dans un instant comment j'ai constaté ces faits, et je vais vous montrer que ces faits seuls permettent de comprendre la relation de Hannon.

Cet ouvrage, dont les Carthaginois avaient donné une édition en bronze, est bien la composition la plus extraordi-

(1) Le peuple des Achantis, près duquel il y a aussi Akim, s'appelait Achaniai ou Achamai.

naire qui ait jamais été écrite. Si l'on acceptait à la lettre le récit de l'explorateur, on croirait que celui-ci a bravé les dangers les plus redoutables, et qu'il a pénétré dans un monde infernal. Après avoir dépassé le désert Africain, le Sahara, il descend à terre sur quatre points différents, et chaque fois il se heurte à des dangers qui le forcent à prendre la fuite. La première fois, il est repoussé par des sauvages. Les trois autres fois, il se trouve sur des terres couvertes de feux et dans des circonstances qui ont quelque chose de diabolique, particulièrement à la troisième station, où il fut entouré par des milliers d'ennemis invisibles, armés de flûtes, de cymbales et de tambours. A chacune de ces rencontres, il ne manque pas de déclarer qu'il est épouvanté aussi bien que ses soldats, et qu'il se hâte de fuir. Mais on peut remarquer aussi qu'il ne fuit jamais en revenant sur ses pas ; c'est toujours en avant ; il est vrai que c'est la bonne manière. En réalité, il ne retourna en arrière qu'après avoir accompli sa mission.

Pour comprendre ce récit, il faut d'abord se rappeler qu'il a été composé par un Carthaginois rusé, et pour des marchands jaloux de leur commerce. C'est moins une relation qu'un poème commercial célébrant l'acquisition d'un vaste marché, mais racontant cet événement avec les précautions les plus insidieuses pour cacher la vérité et écarter les concurrents. Les descriptions effrayantes dont il est rempli sont toutes calculées pour atteindre ce résultat. On peut même affirmer que cette littérature commerciale, qui mettait des monstres ou des mystères effrayants sur toutes les routes conduisant à des marchés lointains, était une spécialité de la race qui domina à Tyr et à Carthage. Elle a laissé de nombreuses traces dans les traditions des anciens, et, pour ce qui regarde l'Atlantique, on peut voir combien ces légendes ont laissé de profonds souvenirs, en relisant les relations des pre-

miers navigateurs portugais et le récit de leurs terreurs. C'est la même politique qui a ruiné plus tard le livre de Polybe, parce que ce livre révélait les secrets du commerce africain. C'est la politique des négriers modernes qui appelaient l'Afrique intérieure la *Terre Sainte*, parce que les affidés seuls pouvaient y pénétrer sans s'exposer aux plus grands dangers.

Le secret a été si bien gardé, que toutes ces vieilles relations sont restées inintelligibles jusqu'à ce jour. J'ai été pour quelque chose, permettez-moi de le rappeler, dans la révélation des secrets des négriers. Aujourd'hui je vais vous expliquer les mystères du livre de Hannon, et vous raconter comment celui de Polybe a été supprimé.

Les quatre points du litorral où Hannon s'était arrêté, et où il avait rencontré des luttes ou bien des scènes effrayantes, étaient simplement des stations où se trouvaient les têtes des routes conduisant aux quatre grands centres métallifères de l'intérieur. Il y trouva des comptoirs qui avaient été occupés par les Phéniciens, et dont les marchands acceptèrent désormais la protection de Carthage. Ceux qui occupaient la station située sur le littoral des Achaniai se montrèrent particulièrement empressés auprès de Hannon. Ils célébrèrent la prise de possession de leurs nouveaux maîtres par une immense fête de nuit que la relation a transformée en une scène infernale. Pour les chefs de Carthage, pour les initiés, le récit gravé dans le temple de Kronos était l'enregistrement officiel d'une magnifique acquisition ; pour la foule et pour les étrangers, c'était la description d'une contrée effrayante où nul ne devait pénétrer s'il n'avait la poitrine protégée d'une triple cuirasse.

L'explication de ces faits, je l'ai trouvée dans un cinquième récit de la bibliothèque africaine primitive, et ce cinquième récit, le plus important de tous, puisqu'il donne la clé des

autres, c'est la table de la Libye intérieure par Ptolémée qui me l'a fourni. C'est un livre dont la lecture est plus difficile que celle des hiéroglyphes, si bien que j'ai dû y revenir bien des fois pour en avoir la traduction à peu près complète au bout de dix ans seulement. Ces recherches m'ont démontré qu'il y avait une grande route traversant l'Afrique entière, depuis Leptis, situé sur la Méditerranée centrale dans le voisinage de Tripoli, jusqu'à l'embouchure du Daras ou Sénégal. De cette route principale partaient trois embranchements qui se dirigeaient du côté du sud et qui atteignaient, par l'intérieur, les quatre centres des mines auxquels les Phéniciens et les Carthaginois arrivaient par le littoral.

La certitude de ces conclusions est un fait en quelque sorte matériel, puisqu'il suffit de prendre son compas pour les contrôler. En effet, on pourra s'assurer que les routes de cet immense réseau ont exactement les dimensions calculées par les Ptolémée; que les distances séparant les différentes étapes ont été mesurées avec justesse, et que la plupart des noms de ces étapes se trouvent sur la carte moderne aux points indiqués par le géographe. Vous en aurez la preuve en examinant la carte qui accompagnera plus tard ce travail, quand celui-ci sera publié en entier.

Après cette étude de la table de Ptolémée, si l'on consulte les nombreuses traditions recueillies à différentes époques sur les routes africaines et consignées dans les relations des voyageurs, on peut retrouver presque entière l'histoire du commerce qui les a parcourues. Ce commerce créé par les anciens Libyens s'est maintenu pendant de longs siècles, presque jusqu'à la conquête des Arabes. Quoiqu'il ait traversé des vicissitudes multiples, il présente cependant une certaine unité, parceque les Libyens y eurent toujours une grande part, et parce que les deux villes phéniciennes de Léptis et de Gadès en furent presque les uniques intermé-

diaires aux trois époques des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains.

A cette dernière période, celle qui suivit l'expédition de Polybe, et cela durait encore du temps de Ptolémée, qui vivait au deuxième siècle de notre ère, Leptis et Gadès se partagèrent les marchés africains. La première se réserva l'exploitation des deux marchés orientaux, celui du pays des Achaniai et celui qui se trouvait à l'est du Théôn Ochèma oriental : celui-ci doit s'appeler le marché des Gongalai, puisque ce nom se trouve en même temps dans Ptolémée et dans Léon l'Africain (1). La ville de Gadès prit pour lot les deux marchés du haut Daras et du Char des dieux occidental. Ceci nous ramène à l'expédition même de Polybe, qui alla visiter les deux marchés de l'ouest, où il fut conduit par des marchands de Gadès.

§. II.

L'Expédition de Polybe.

L'expédition eut lieu en 145 avant notre ère, un an après la prise de Carthage. Le vainqueur des Carthaginois, Scipion Emilien, était l'ami de Polybe. Il mit celui-ci à la tête d'une escadre et le chargea d'aller visiter les côtes de l'Afrique occidentale. Il s'agissait d'y reconnaître les postes occupés par les vaincus, de les enlever et de les détruire. C'était le but officiel de l'expédition. Mais le chef qui en était chargé, et qui accomplit sa mission avec conscience, se proposait en même temps d'étudier ces terres lointaines sur lesquelles on ne possédait que des données contradictoires, et, certainement, il avait associé son illustre ami à ce projet scientifique. Il comp-

(1) Ptolémée, IV, VI, p. 296. *Léon l'Africain*, édition française de 1830, t. II, p. 165 ; liv. VII, chapitre sur les Guangara.

tait rapporter de son voyage une savante étude qui intéresserait les curieux de Rome encore rares à cette époque, et surtout ceux de la Grèce vers lesquels se tournait d'abord sa pensée. C'est lui-même qui l'a rappelé : « Nous n'avons pas craint, dit-il, en parlant de ses voyages, de nous exposer à des fatigues et à des dangers; nous avons entrepris de longues expéditions en Libye, en Espagne, en Gaule et sur la mer Extérieure qui baigne ces contrées, afin de corriger les erreurs des autres èrcivains, et de faire connaître ces régions aux Grecs (1). »

La campagne fut longue et laborieuse: pendant que la flotte longeait le littoral, un corps armé, à la tête duquel Polybe fut presque continuellement, parcourut les terres voisines de l'Océan, de Tanger à l'entrée du golfe Sans limite.

Il y eut des luttes dans le nord, particulièrement dans le voisinage de l'Atlas, où des tribus puissantes avaient accepté la suprématie de Carthage; mais la résistance s'affaiblit à mesure que l'on s'avança vers le midi, où l'on ne rencontrait plus que des postes isolés. Tout prouve même que la plupart de ces stations méridionales se rendirent sans difficulté et que les indigènes se hâtèrent de traiter avec les Romains ; sur beaucoup de points, on se contenta de changer les pavillons qui couvraient les postes. A voir avec quelle sûreté la marche est dirigée partout, principalement dans le midi, on reconnaît, de plus, sans que le texte le dise, que les explorateurs avaient trouvé des guides expérimentés. Ceux-ci, qui ne pouvaient être que des gens de Gadès, facilitèrent les négociations des Romains avec les chefs des comptoirs et avec les indigènes (2).

(1) *Histoire générale*, liv. III, chap. XLIX.

(2) La marche de l'expédition est indiquée, d'après Pline, dans un tableau que l'on trouve à la fin de cette étude. Les autres faits sont établis par une discussion qui sera publiée plus tard.

Les région parcourues par l'expédition se partagent géographiquement en trois grandes zones. Au nord, c'est la contrée qui s'appuie sur les ramifications de l'Atlas; elle s'appelait alors Mauritanie et avait pour principale population la race des Maures, qui était d'origine libyenne. Au centre, entre l'Atlas et le Daras, c'est le désert, le Sahara ; ici les Libyens étaient en lutte avec les Gétules, les Touaregs modernes, et, parmi ces derniers, la prépondérance appartenait aux Σηράγγαι, les Zénagha, auxquels le Sénégal a emprunté son nom actuel. Au sud, c'est cette région complexe qui court entre le Sénégal et le golfe de Guinée; les Libyens y avaient encore des tribus de leur race, mais la plus grande partie du pays avait été conquise par les Fouls ou Ethiopiens blancs et par les Mandingues, (car les Afrikerones de Ptolémée paraissent identiques aux Mandingues Wakoré des modernes).

Il ne peut être question ici de donner des détails sur ces trois groupes de pays et de dire ce que Polybe y rencontra; je me bornerai à vous faire connaître les observations générales du voyageur, en m'arrêtant surtout aux découvertes qu'il fit dans la dernière contrée, la plus curieuse des trois.

Sa course se fit presque tout droit du nord au sud. Il en résulta qu'il traversa des terres dont le climat variait à chaque étape. Ce changement de climat, qui est le fait capital dans une excursion pareille, le frappa bientôt, et lui causa une série de surprises en ruinant les théories qu'il avait emportées avec lui. D'abord, il fut peu étonné de trouver dans la Mauritanie un climat et des produits qui rappellent ceux de l'Europe méridionale. Au-delà de l'Atlas, il s'avança dans le désert; c'était la première fois qu'une caravane européenne traversait cette zone stérile. Il vit la désolation devenir plus grande à mesure qu'il s'approchait du tropique; cependant

il constata que cette contrée n'était pas entièrement inhospitalière, puisqu'il y rencontra des villes. Jusque-là il n'avait rien remarqué d'anormal ; la terre se montrait de plus en plus brûlée à mesure qu'il s'enfonçait vers le midi : c'était tout naturel. Il s'attendait donc à voir la progression se continuer, et, si sa course se prolongeait, il devait atteindre une zone de feu qui lui barrerait le passage.

Ce fut le contraire qui arriva, En s'approchant du 17° de latitude, il vit la verdure se raviver et s'étendre ; des lacs se montrèrent sur la route; ailleurs ce furent de puissants fleuves ; enfin l'abondante végétation équatoriale se révéla aux regards des voyageurs avec une richesse qui se multipliait à mesure qu'ils s'avançaient vers le sud. Sans doute Polybe avait été averti d'avance par ses guides, mais le spectacle qu'il avait sous les yeux dépassait toutes ses prévisions. Il se trouvait donc en face d'un problème géographique entièrement nouveau, et il se mit à en chercher la solution. La preuve que ce problème occupa longuement sa pensée, c'est qu'il consacra une partie notable de son livre à le discuter. Aussi la portion de son ouvrage qui présentait cette discussion est celle qui eut les lecteurs les plus nombreux. Elle fut longuement discutée par le philosophe physicien Possidonius qui vécut une génération après lui (1), et elle a été reproduite en grande partie par Geminus, qui a écrit en grec un manuel d'astronomie, vers l'époque d'Auguste. Plusieurs passages de ce dernier résumé peuvent être regardés comme reproduisant presque textuellement l'opinion de Polybe. C'est un morceau remarquable qu'il faut connaître.

Si les terres voisines des tropiques sont brûlées, « c'est, dit-il, que le soleil y reste d'une façon continue lorsqu'il

(1) Strabon, liv. II, chap. III, § 3.

s'en approche et lorsqu'il s'en éloigne. Il séjourne pendant quarante jours dans le voisinage de ces cercles, pour parler d'une façon générale, et, dans cet intervalle, la durée des jours reste sensiblement la même. A cause de ce séjour prolongé du soleil, les terres placées sous les tropiques sont brûlées par la chaleur, si bien qu'elles deviennent *peu habitables* et que la température y est excessive (1) ».

« En revanche, c'est toujours l'auteur qui parle, dans les pays voisins du cercle équinoxial, le soleil s'éloigne beaucoup plus rapidement et la durée des jours varie d'une façon notable pour les terres de cette zone. Il en résulte que les régions situées vers l'équateur ont un climat plus tempéré. Le soleil les éclaire bien verticalement, mais il s'en éloigne plus rapidement. Il visite bien de la même façon tous les peuples qui habitent entre les deux tropiques; mais il séjourne plus longtemps chez ceux qui vivent dans le voisinage de ces cercles. Dans ces conditions, les terres qui sont des deux côtés de l'équateur, et vers le milieu de la zone torride, ont un climat plus tempéré que celles qui se trouvent vers le rebord de la même zone et sous les tropiques. »

Le raisonnement de Polybe est bien simple; le savant voyageur montre que si le soleil éclaire perpendiculairement toutes les terres situées entre les tropiques, son séjour à l'équateur se fait à deux époques séparées par un intervalle de six mois, tandis que son double passage vers chaque tropique a lieu à deux époques consécutives, ce qui donne à ces dernières régions une chaleur plus prolongée. Il en résultait que l'Afrique devait avoir un désert vers le tropique méridional que Polybe n'avait pas visité, comme vers celui du nord sous lequel il avait passé ; le désert du Ca-

(1) Geminus, dans l'*Uranologium* du P. Petau, p. 54.

lahari, qui correspond à celui du Sahara, prouve qu'il a calculé juste. Cependant il faut reconnaître qu'il n'a pas résolu d'une façon complète le problème des déserts africains sur lesquels la science actuelle même n'a que des réponses insuffisantes.

Mais il a eu au moins l'avantage d'appuyer son raisonnement sur des observations directes. C'est en cela qu'il l'emporte sur Eratosthènes, qui avait entrevu théoriquement la vérité, et qui avait affirmé avant lui que la terre est habitable sous l'équateur (1). D'ailleurs cette théorie de Polybe est complétée par celle des pluies équatoriales qu'il a formulée dans les mêmes conditions, après avoir observé les faits par lui-même et sur place.

Dans cette seconde recherche, le savant voyageur a remarqué avec sagacité que les vents du nord portent des nuées abondantes vers l'équateur et y produisent de grandes pluies, ce qui est entièrement correct (2); mais il ajoutait que la condensation des nuées s'y opérait, parce que cette zone a des terres très élevées, en sorte que les pluies n'y tomberaient pas dans les plaines, ce qui est contraire à la vérité. Malgré cette erreur partielle dont la cause s'expliquera dans un instant, on peut affirmer que les vues de l'explorateur sont pleines de sagacité : l'ensemble de ses observations constitue une importante découverte, et le voyage de 145 marque une grande date dans l'histoire de la physique générale du globe.

Pour comprendre ces découvertes et aussi les erreurs de Polybe, il suffit d'examiner sur la carte la route qu'il suivit dans la dernière partie de son voyage, celle dans laquelle il étudia l'Afrique équatoriale. Il avait déjà traversé la Mauritanie et le désert; il était sûr désormais de ne plus ren-

(1) Strabon, liv. II, chap. III, § 2. Eratosthènes, 271 et 195, A. C.

(2) Cette théorie de Polybe sur les pluies équatoriales est rappelée par Strabon dans le même passage.

contrer des colonies carthaginoises puissantes qui pussent lui opposer de la résistance ou lui créer des dangers. Cette certitude le détermina à entreprendre une course lointaine dans l'intérieur et à visiter les deux grands marchés de l'ouest, celui du haut Daras et celui du Char des dieux occidental. Pour s'y rendre, il prit la route la plus rapide, car il y en avait deux. Il dépassa le fleuve du Daras, doubla le cap Surrentium, qui correspond au Cap-Vert et qui est la pointe la plus occidentale de l'Afrique, passa à l'embouchure du Salsoum, le Saloun moderne, et pénétra dans le Bambotus, le fleuve des monstres ou des hippopotames, la Gambie actuelle, que les bateaux peuvent remonter fort loin.

Le Bambotus conduit jusqu'au pied des vastes montagnes que l'on a appelées les Alpes africaines et où les deux fleuves de l'ouest, le Sénégal et la Gambie, prennent leurs sources. Il y a là une région pastorale qui montra au voyageur des troupeaux immenses et excita son admiration. Elle devait appartenir aux Fouls, les Ethiopiens blancs, qui sont renommés comme des peuples pasteurs. Il est certain au moins que cette population y était établie à l'époque de Ptolémée comme elle y est encore aujourd'hui, quoiqu'elle en ait été délogée momentanément dans les âges intermédiaires. Sur les pentes septentrionales de ces massifs, s'étendent les régions aurifères du haut Sénégal, qui étaient exploitées dès les âges les plus reculés et où les Carthaginois avaient établi un marché. Polybe alla visiter ces placers ; ensuite il prit la route méridionale qui partait du haut Daras pour aller atteindre, à 5° de là, le marché du Char des dieux occidental (1).

Toute cette dernière partie du voyage paraît vraiment extravagante si l'on ne considère que l'état actuel des régions que Polybe a parcourues. En effet, ces contrées sont mal connues

(1) Il y avait de nombreux centres de commerce sur les plateaux qui s'étendent des sources du Sénégal jusqu'au Niger inférieur.

aujourd'hui, et elles sont presque entièrement fermées au commerce européen. Mais cette situation est le résultat des guerres séculaires qui les ont dévastées et dont la principale cause a été la traite des noirs organisée jadis par les agents de l'Europe même. Ce sont les hommes qui ont rendu les communications difficiles dans ces contrées. On peut même s'assurer, rien qu'en regardant la carte, que la route commerciale des anciens avait été tracée avec intelligence. Elle courait sur des terres élevées qui doivent être généralement saines et où notre commerce trouvera des facilités particulières quand le pays sera pacifié. C'est à cause de cela que la table de Ptolémée a donné des détails remarquablement précis sur ce pays. L'itinéraire de Polybe, dans la forme abrégée où il nous est parvenu, est plus obscur ; mais il devient très clair si on le compare avec cette carte avec laquelle il s'accorde d'une façon remarquable.

Quelques traits vous montreront combien les deux auteurs ont décrit ces régions avec exactitude. Ptolémée a tracé le cours des deux grands fleuves de l'ouest, le Sénégal et la Gambie, de telle façon que le plus septentrional de ces fleuves a sa source un degré plus au sud que le fleuve méridional. (1) Ce trait, qui est géographiquement exact, puisque le Sénégal prend sa source à un degré au sud de la Gambie, est un de ceux que l'imagination la plus audacieuse ne saurait inventer. Le même géographe nous apprend de plus que la région située au midi du pays des Ethiopiens blancs s'appelait le Πυῤῥὸν Πεδίον, le Champ brûlé ou le Champ de feu, soit qu'elle fût de nature volcanique, soit qu'elle eût des dépôts ferrugineux, ce qui est plus probable. Or, René-Caillé, qui visitait ce pays en 1827, a rencontré cette terre rouge en sortant du Djallon habité par les Fouls et en se dirigeant du côté du

(1) Liv. IV, chap. VI, Wilberg, p. 292.

sud. Il y a traversé des plateaux au sol rougeâtre, dont la couleur s'affirmait partout avec vigueur, si bien qu'il éprouva la même impression que les anciens voyageurs. A chaque page de son récit, il parle de sol rougeâtre, de pierres ferrugineuses, de roches rouges et poreuses. Malheureusement il n'était pas en état d'étudier ces faits de près et de nous faire connaître la constitution géologique de cette terre.

Polybe avait examiné cette contrée avec la plus grande attention. Il avait remarqué qu'elle représentait des montagnes courant en masse continue des sources du Bambotus au Théôn Ochèma occidental ; mais il avait constaté aussi que ces montagnes s'étalent en vastes plateaux au lieu de se dresser comme une chaîne (1). A cause de cela il affirmait que les terres équatoriales sont très élevées. Ces plateaux lui avaient paru tellement développés qu'il en avait conclu que toutes les régions de l'équateur présentaient le même exhaussement : il avait en quelque sorte deviné cette loi physique du renflement du globe à l'équateur ; il croyait, de plus, que ce renflement formait une barrière contre laquelle les vents Etésiens venaient briser les nuées qu'ils apportaient du nord. Il se trompait en donnant aux faits qu'il avait sous les yeux une trop grande portée, mais il avait observé ces faits avec beaucoup de sagacité.

Ces observations ne prouvent pas seulement l'intelligence du voyageur ; elles démontrent aussi qu'il était venu examiner et parcourir lui-même les pays qu'il a décrits ; on n'arrive pas à des conclusions aussi précises et aussi nouvelles sans avoir vu les faits de ses propres yeux. Elles démontrent, de plus, que c'est véritablement sur les plateaux qui entourent le bassin du Niger, du côté du sud-ouest, que Polybe a dirigé

(1) Voir, à la fin de cette étude, l'itinéraire de Polybe, d'après Pline, n° 6.

ses courses et recueilli ses observations ; nulle part ailleurs il n'aurait rencontré ces terres hautes s'étendant sans limites, si bien qu'elles paraissent couvrir la zone équatoriale.

Vers le sud, le voyageur arriva enfin au massif du Char des dieux, près duquel il devait y avoir des champs aurifères, et où il y avait certainement un grand marché. C'est un fait qu'il n'est pas possible de discuter ici ; il faudrait pour cela examiner tous les documents que l'on possède sur ce pays, dont l'exploration n'a pas encore été faite. Il suffira de dire que Polybe plaçait ce massif dans le voisinage de l'équateur, tandis que Ptolémée l'a misau 5° de latitude nord : je crois qu'il se trouve vers le 7° ou vers le 8°.

L'exploration des plateaux se prolongea tellement que le voyageur y fut surpris par la saison des pluies et obligé d'y séjourner en attendant le retour du beau temps. Sans cet accident, il n'aurait jamais connu les pluies diluviennes qui donnent aux régions équatoriales une physionomie particulière, ni ces grands courants de nuées qui accourent du nord et se brisent en versant des torrents. Il était dans la zone des grandes forêts fréquentées par l'éléphant. Le roi Gulussa, qui habitait ces quartiers, lui donna des renseignements sur la chasse de cet animal. Il lui apprit qu'il y avait des cantons où les éléphants étaient tellement nombreux que l'ivoire était employé aux usages les plus vils. « Dans nos temples, racontait Polybe, d'après Pline, on conserve des dents d'éléphant qui sont d'une grandeur prodigieuse. Mais, dans le fond de l'Afrique, sur les limites de l'Ethiopie, ces dents servent à des usages tout différents. On en fait les jambages des portes ; on les emploie aussi en guise de pieux pour la clôture des habitations et pour celle des étables (1). » Ces détails sont entièrement semblables à ceux que les voyageurs modernes ont recueillis dans

(1) Pline, liv. VIII, chap. x, § 10.

l'Afrique intérieure toutes les fois qu'il sont arrivés chez des peuplades écartées dont le pays n'avait pas encore été visité par des marchands d'ivoire.

Polybe a résumé lui-même dans une page de son *Histoire générale* (1) les observations qu'il avait faites sur la géographie de l'Afrique, et particulièrement sur les régions intérieures de ce continent. Dans ce passage, il combat l'historien Timée (2), qui avait soutenu les anciennes théories sur le continent Libyen, et avait représenté ce pays comme une terre désolée. « La Libye, dit-il, est d'une fertilité admirable, et Timée mérite justement le reproche d'ignorance ; on pourrait même l'accuser de légèreté et de manque de réflexion. Il est resté fidèle aux vieilles traditions que nous avons combattues nous-même. Il affirme que la Libye est une terre sablonneuse, désséchée, stérile dans toute son étendue. Il ne s'est pas moins trompé en parlant de la faune de ce pays. En réalité, les chevaux, les bœufs, les moutons et les chèvres y abondent ; ils y sont en telle abondance, qu'ils ne se rencontrent en pareil nombre sur aucun autre point de l'univers. C'est que la plupart des peuples Libyens ne connaissent pas l'agriculture, et n'ont d'autres ressources que celles que leur fournit leur bétail ; ils vivent au milieu de troupeaux immenses.... »

Ce passage, dont le grand défaut est d'être trop court, donne un résumé complet des observations géographiques que Polybe avait rapportées de l'Afrique. Il indique d'abord, mais sans s'y arrêter suffisamment, les grandes divisions de ce pays : d'un côté les vastes déserts, de l'autre les régions fertiles encore plus étendues ; ensuite, il montre la division des terres riches en deux groupes, un groupe où l'on prati-

(1) Liv. XII, chap. III.
(2) Timée, 352 et 256, A. C.

quait l'agriculture, et un autre où l'on se contentait d'élever de grands troupeaux. Ces derniers pays, où l'on ne connaissait pas la culture, appartenaient évidemment au Soudan. En même temps, l'auteur y met en présence les deux théories dont l'Afrique avait été l'objet : l'ancienne qui en faisait la terre la plus pauvre de l'univers, et la nouvelle qui la représentait comme la région la plus fertile du globe. Cette dernière opinion, qui est celle de Polybe, a été reprise de nos jours par un grand nombre de voyageurs, et a fini par prévaloir. Ceux qui l'ont soutenue sont sincères, mais peut-être se sont-ils trompés en donnant à leur affirmation une portée trop générale. Il faut faire ces réserves pour ne pas préparer de dangereuses déceptions. Ce qu'il faut dire, c'est que l'Afrique ouvre aux hommes de bonne volonté un vaste champ d'action, où l'on rencontrera des richesses à recueillir, et surtout beaucoup de bien à faire.

En arrivant à cette conclusion, qui est la dernière, on reconnaît que le livre de Polybe était très curieux, un des plus curieux peut-être que l'antiquité ait produits, et que l'expédition de l'Afrique équatoriale doit compter entre les campagnes géographiques les plus intéressantes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Ce voyage est d'autant plus intéressant, qu'il se rattache directement aux guerres Puniques, qu'il fut exécuté par un savant, et que celui-ci en rapporta des observations précieuses.

Mais, après avoir constaté ces beaux résultats, on se trouve en présence d'une série de difficultés dont la solution semble impossible. Tout d'abord on ne peut comprendre qu'une pareille expédition et le livre qui la racontait, soient restés dans l'ombre jusqu'à ce jour. Après cela on s'étonne que les anciens aient lu l'ouvrage de Polybe sans y signaler les questions les plus importantes que l'auteur avait certainement traitées. En dehors des discussions de physique générale,

aucun de ceux qui l'ont lu n'y a recueilli le moindre détail précis sur les colonies carthaginoises échelonnées le long de l'Atlantique, ni sur les produits, ni sur le commerce de ces contrées, ni sur les mesures que le chef de la flotte romaine dut y prendre.

Ce silence et cet oubli paraissent tellement extraordinaires que l'on arrive à douter de la réalité même de l'expédition, et l'on a besoin de relire ses textes à plusieurs reprises pour s'assurer que l'on n'est pas victime d'une illusion Mais le doute est impossible, puisque l'on a la liste de toutes les stations visitées par l'explorateur. Alors il est certain que l'œuvre de Polybe a été ruinée par quelque influence mauvaise. Elle n'a pas été seulement ignorée des modernes, elle a été méconnue et maltraitée par les anciens. Ce n'est pas le temps qui l'a brisée, elle a été mise en pièces, et les débris qu'elle a laissés sont tellement frustes, tellement menus qu'il faut la plus grande patience pour en rassembler les morceaux.

L'histoire de cette ruine est aussi curieuse que l'œuvre à laquelle elle s'est attaquée. Elle nous met en présence d'un nouveau et dernier problème qui n'intéresse pas moins le présent que le passé : il s'agit de savoir comment le livre de Polybe a disparu, et aussi d'examiner s'il n'y a pas quelque part une puissance néfaste qui supprime les œuvres de valeur, si cette influence n'opère plus autour de nous et si les Sociétés comme la vôtre n'ont aucun devoir à remplir pour lutter contre cette force du mal. Cette recherche, que j'abrégerai le plus possible, nous donnera la conclusion pratique de cette étude.

§. III.

La Suppression du livre de Polybe.

Le premier malheur du livre de Polybe, dont la rédaction demanda peut-être plusieurs années, ce fut d'arriver à un

mauvais moment, à une époque d'agitation qui laissait peu de loisir aux curieux pour s'occuper des choses de la science. Les Grecs, pour lesquels il avait été écrit d'abord, avaient vu disparaître leurs dernières libertés avec la prise de Corinthe, qui était arrivée la même année que celle de Carthage. Quant aux Romains, leur triomphe fut bientôt suivi des agitations intérieures auxquelles les Gracques ont attaché leur nom. Cependant ces faits ne suffisent pas pour expliquer la mauvaise fortune de l'œuvre qui nous occupe. Cette savante étude n'a été citée que par un nombre fort restreint d'écrivains, trois ou quatre à peine, et il n'est pas sûr qu'elle ait été lue tout entière par un seul de ceux qui l'ont citée; elle disparut bientôt dans l'oubli le plus profond.

Les auteurs anciens qui se sont occupés avec quelque détail du livre *De la terre habitable vers l'équateur* sont : Possidonius, Strabon, Geminus et Pline le naturaliste. Le premier a eu certainement ce livre entre les mains, mais il s'est contenté d'en étudier les théories physiques. C'était un homme instruit et curieux qui avait entrepris de longs voyages pour faire des recherches scientifiques. Il mérite d'être particulièrement signalé pour avoir fait les premières observations connues sur les verres grossissants et sur la réfraction de la lumière dans l'atmosphère (1). Ses études et ses voyages l'amenèrent à discuter les récits de Polybe chez lequel il signale de nombreuses erreurs prétendues ou réelles. Il attaqua surtout les théories que le savant explorateur avait émises sur les terres équatoriales. Il semble même que l'ardeur de la discussion l'amena à soutenir des opinions contradictoires : tantôt il admit que les terres de l'équateur avaient de hautes montagnes, comme l'avait affirmé son rival, tantôt il déclara que ces terres étaient déprimées et qu'elles s'élevaient de fort peu au dessus

(1) Strabon, III, chap. 1, § 5.

du niveau de la mer. Cependant il est impossible de dire que la passion l'ait égaré jusqu'à se contredire lui-même, car on ne connaît le débat que par le récit fort abrégé de Strabon.

Celui-ci qui a écrit l'ouvrage de géographie le plus complet et le plus riche que l'antiquité nous ait laissé, et qui était un collectionneur de faits très curieux, n'a certainement jamais eu le livre de Polybe sous les yeux : Il ne le cite que de seconde main, d'après Possidonius, et sans en donner le titre. Il en faut conclure qus cet ouvrage était devenu très rare de son temps (1).

Geminus, au contraire, nous a conservé le titre de ce livre, et c'est le seul qui l'ait fait ; mais il est fort douteux qu'il y ait lu autre chose que la discussion théorique qu'il a reproduite dans son manuel. Cela ressort clairement de l'indication générale qu'il met en tête de ce résumé. « Polybe, dit-il, parle de cette zone habitable d'après le témoignage de ceux qui l'ont visitée, et qui ont rapporté ce qu'ils ont vu ; il s'appuie aussi sur des raisonnements physiques appliqués à la marche du soleil. » Ce passage est tellement vague qu'il est impossible d'en rien conclure sur le voyage même de l'historien : on pourrait même se servir de ce témoignage pour nier l'expédition, si Pline ne nous avait donné l'itinéraire complet du voyageur.

Cet itinéraire conservé par le savant encyclopédiste latin est d'une grande valeur, puisque c'est la liste des étapes parcourues par l'expédition, et que cette liste n'est donnée par aucun autre auteur. Mais c'est le seul éloge que l'on puisse faire de ce résumé ; c'est une liste aride de noms propres entremêlés de quelques chiffres ; une énumération condensée en une seule phrase longue d'une page, où les noms se suivent sans aucun détail, avec des coupures qui en obscur-

(1) Strabon, 66 av. J.-C. — 24 ap.

cissent le sens. Pline n'a pas même dit qu'il empruntait cette liste à un ouvrage publié par Polybe. Il a pu avoir ce livre entre les mains, ce qui n'est pas démontré; mais certainement il ne l'a pas lu; tout au plus l'a-t-il feuilleté pour y prendre quelques citations comme au hasard. Pour donner l'itinéraire du voyageur, il s'est peut-être borné à copier la table du livre ou plutôt les titres des chapitres, car Polybe aimait à résumer ses propres études. C'est d'ailleurs un procédé que Pline a pratiqué plus d'une fois : pour rédiger sa vaste collection, qui est une véritable encyclopédie, il lui est arrivé de simplifier son travail en ne lisant pas les livres qu'il analysait. Pour celui de Polybe, il a pu aussi procéder d'une façon plus sommaire et emprunter simplement le résumé de quelque analyste antérieur : cela paraît même plus probable.

Quoiqu'il en soit à cet égard, il est certain que le résumé du voyage de 145, tel qu'il nous a été conservé par le naturaliste latin, présente les plus grandes difficultés; il est tellement obscur que les critiques les plus ingénieux n'ont pu le déchiffrer. « Pline, nous dit le dernier des savants qui ont tenté cette expérience, a joué de malheur dans tout l'extrait qu'il donne de ce *morceau* de Polybe, dont la transcription exacte aurait été si utile (ce qui doit s'appliquer au commencement du résumé). On trouverait difficilement dans aucune autre de ses citations un aussi grand nombre de non-sens et de fautes évidentes. Il semble que cet extrait ait été fait dans un moment de distraction ou de demi-sommeil (1). » L'appréciation est dure, et elle est méritée à certains égards. Cependant je démontrerai, plus tard, que le résumé de Pline ne renferme pas tant d'énormités, qu'il n'en renferme même point, et que son principal défaut

(1) Vivien de Saint-Martin : *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité*, p. 337.

est d'être trop abrégé. Il devient même clair quand on lit sur la table ou la carte de Ptolémée, et, si on le discute de près, il révèle presque tous les résultats de l'expédition de 145.

Malgré cela, la conclusion de cette recherche n'est pas moins étrange : elle démontre que si la partie théorique du livre de Polybe a été examinée avec une certaine curiosité par un ou deux savants, le récit même de son voyage n'a peut-être trouvé qu'un lecteur et n'a intéressé personne dans l'antiquité. Et cependant, si l'on examine les résultats pratiques de l'expédition, on constate des faits bien différents. La campagne faite par le protégé de Scipion Emilien a véritablement livré au commerce romain un vaste marché qui s'étendait à toute l'Afrique occidentale et qui avait constitué un des plus riches domaines de l'empire carthaginois. Sous l'action de ce commerce, le pays a vu surgir des villes nouvelles et a été sillonné de routes. Trois siècles après Polybe il était parcouru par des caravanes de marchands qui visitaient, en pleine sécurité, des contrées que nos explorateurs n'ont jamais pu atteindre. Ce développement, dont la table de Ptolémée donne en quelque sorte le tableau officiel, était la conséquence directe de l'expédition de 145, et en prouve l'importance.

Mais, si ce domaine commercial appartenait à des marchands romains, il était en dehors de l'empire, administré et exploité sans que les agents impériaux en eussent aucune connaissance. Il constituait une sorte d'Etat placé sous la direction d'une Compagnie souveraine, comme l'ancien empire de la Compagnie des Indes, et dont le chef-lieu était Gadès. Sans doute ce fait n'est indiqué par aucun autre monument que par la carte de Ptolémée, mais il est démontré par la prospérité même de la métropole espagnole. D'après Strabon, Gadès était la ville la plus peuplée de

l'empire après Rome : elle aurait égalé pour le moins Alexandrie. Elle comptait jusqu'à cinq cents chevaliers romains dans sa population, plus qu'aucune cité de l'Italie, sauf Padoue (1), qui avait un riche territoire et les grandes routes des Alpes septentrionales, et cette prospérité, toute commerciale, puisque la ville n'avait pas de domaine agricole, ne peut être véritablement expliquée si l'on ne tient compte du commerce de l'Afrique. C'est cette richesse qui donne le vrai commentaire du livre de Polybe, qui en démontre la valeur et qui en explique aussi la ruine.

Bien certainement les riches chevaliers de Gadès avaient lu cet ouvrage avec plus d'intérêt que les savants de Rome et d'Athènes; ils avaient dû en acheter un plus grand nombre d'exemplaires que les curieux de l'Italie et de la Grèce. Ils en avaient même acheté une telle quantité qu'il n'en resta plus dans les bibliothèques de ces pays. Si la relation avait été écrite sous la même forme que celle de Hannon, ils l'auraient certainement fait graver sur des tables de bronze pour l'exposer dans le plus beau monument de leur ville. Malheureusement elle n'avait aucune des qualités du poème carthaginois; Polybe avait étudié l'Afrique en savant et non en marchand; il en racontait les secrets; il avait supprimé toutes les légendes effrayantes, discuté les mystères de l'Océan et du désert, réduit chaque chose à des proportions naturelles; il avait surtout montré que l'on pouvait exploiter les richesses de l'Afrique avec profit et presque sans danger: son livre était très savant, mais cette science même gênait les Carthaginois latinisés qui habitaient Gadès. C'est pour cela que cet ouvrage a dû disparaître; il fut légalement supprimé par les marchands Gaditains dont il dévoilait le secret et menaçait le monopole.

(1) Strabon, III, v, § 3.

§. IV

Conclusion.

Ce dénouement m'amène à la conclusion pratique qui doit clore cette causerie. L'aventure qui a ruiné la belle étude de Polybe pourrait-elle se renouveler de nos jours ? Un ouvrage qui aurait une valeur réelle pourrait-il rencontrer dans notre société moderne, si curieuse, des haines commerciales ou des jalousies scientifiques, et ces dernières ne sont pas les moins dangereuses, dont la coalition serait assez puissante pour le faire disparaître ? C'est un problème qu'il faut se garder de discuter : en le faisant, on pourrait se trouver dans la situation d'un professeur de géographie de Gadès, qui aurait entrepris de faire un cours sur l'exploration de Polybe. Au lieu de tenter une pareille expérience, je veux vous raconter une dernière et bien courte histoire, presque aussi curieuse que celle que vous venez d'entendre, et se rapportant, comme toutes les précédentes, à cette science géographique qui m'intéresse d'une façon toute particulière.

Vous avez assisté à un immense réveil de la géographie, qui a couvert la France de sociétés savantes ; qui a inspiré de belles études, des explorations et des tentatives généreuses ; qui a réveillé le souvenir de notre puissance maritime d'autrefois et préparé de nouvelles entreprises coloniales. Tout n'a pas été régulier dans ce mouvement ; il a encouragé plus d'une entreprise hasardeuse, des extravagances ou même des calculs mauvais, mais il a été puissant et il a préparé aussi des œuvres utiles, saines, qui resteront.

Cependant, si l'on examine ce réveil géographique de près, on voit qu'il a commis des oublis fort graves, étranges même : il a oublié de nous donner les instruments sans lesquels le

développement de la géographie est impossible : nous n'avons aucun atlas véritablement scientifique, nous n'en avons ni de premier ni de second ordre. Quand on a réorganisé notre armée, on a commencé par fondre des canons et fabriquer des fusils ; pour armer nos géographes et nos maîtres de l'enseignement, on les a invités à s'adresser à l'étranger, et cette mesure qui devait être transitoire est restée la règle permanente.

Voici près de treize ans que la restauration géographique a commencé dans notre pays et nous n'avons pas encore une collection de cartes vraiment complète à donner, je ne dis pas à nos écoles primaires, mais aux écoles militaires qui forment nos officiers, et aux écoles supérieures qui préparent nos généraux ou les maîtres de la science. Non seulement cet armement scientifique nous manque, mais personne n'a protesté vigoureusement contre cet oubli, ni les puissantes sociétés qui ont pris la géographie sous leur patronage, ni les inspirateurs de notre enseignement, ni ces grands corps dont nous avons fait les parlements officiels de la science. Pour moi, je le déclare, je suis profondément humilié quand je vois les élèves de nos facultés, ceux même qui se préparent pour les concours les plus relevés de l'enseignement, arriver à mes leçons avec des cartes et des livres que nous fournit l'étranger. Je veux bien faire des emprunts pareils, mais à condition que ces emprunts ne se changent pas en tribut obligé et permanent. Malheureusement, je ne suis pas sûr que cette protestation ne sera pas prise pour une révolte, je dois même ajouter que je crains le contraire.

Maintenant, Messieurs, il faudrait vous dire quelle est la cause de cette défaillance, pourquoi notre géographie manque d'armes, et ce n'est pas la seule de nos sciences qui soit désarmée ; pourquoi nous n'avons pas d'atlas ayant une valeur scientifique reconnue. L'explication, pour être complète, serait longue : je me bornerai à une ou deux observations.

En premier lieu, il n'est pas permis, pour expliquer cette défaillance, d'accuser nos travailleurs et de déclarer qu'ils sont inhabiles à se servir des armes perfectionnées de la science. J'affirme le contraire. J'ai fait des expériences que l'étranger, cet étranger savant que je ne nomme pas et que l'on nous cite toujours comme modèle, n'a jamais tentées. J'ai trouvé, non seulement chez nos étudiants et dans le public intelligent qui suit nos cours du jour, mais aussi dans le grand public qui fait de la science à la fin de la journée pour se délasser en étudiant les choses de la géographie qui intéressent la France, j'ai trouvé des travailleurs, par foule, qui ont lu avec moi des cartes plus difficiles que celles des grands atlas, qui ont suivi ces cours jusqu'aux dernières leçons et qui ne sont pas encore lassés après des années déjà bien longues. Mais ces œuvres ne comptent pas, parce qu'elles n'imitent aucun travail étranger : ce qui se fait dans les universités les plus obscures au-delà de nos frontières, compte pour beaucoup plus en France, auprès d'une école dont l'influence est des plus puissantes, que les œuvres françaises. (1)

Pour cette science géographique qui donne de bons atlas, notre défaillance est telle que nous finissons par nous habituer à cette infériorité et que nous prenons des mesures pour n'y plus songer. Tantôt l'on fait à l'étranger des emprunts avoués et l'on donne à nos travailleurs de tous les degrés des atlas portant leur marque d'origine; tantôt on enlève cette marque pour déguiser l'emprunt. Au point de vue national ces faits sont malheureux; ils ne méritent guère plus d'approbation si on les considère simplement comme affaire de librairie. Je veux admettre que celui qui vend un livre de

(1) L'auteur demande la permission de rappeler qu'il a dessiné une carte de France avec courbes, en dix-huit feuilles, et que cette carte a été lue dans un cours qui a duré quatre ans : il a exposé les principes et la méthode de ces lectures dans son livre : le Jura.

science a le droit de demander ce livre à qui il veut; mais on me permettra d'affirmer que la librairie française pourra, quand elle voudra, et sans tenter des efforts extraordinaires, nous donner un atlas supérieur à tous ceux que l'étranger nous fournit, et trouver dans cette entreprise des bénéfices rémunérateurs.

Il n'est pas possible de raconter ici les tentatives qui ont été faites dans cette direction, et encore moins de rappeler les échecs auquels ces tentatives ont abouti. Il suffit de signaler le fait lui-même; à une époque ou la France est couverte de sociétés de géographie, nous n'avons pas un seul atlas ayant une valeur scientifique reconnue. La cause de cet oubli ou plutôt de cette défaillance, ce n'est pas que les ressources nous manquent pour une œuvre pareille, c'est que les ressources sont paralysées. D'un côté, la situation est telle que les savants et les éditeurs qui tenteraient une œuvre de ce genre hors Paris, lors même qu'ils auraient à leur disposition les ressources scientifiques les plus complètes, se heurteraient à des difficultés ou à des résistances presque insurmontables.

D'un autre côté, la capitale elle-même a été comme ruinée scientifiquement par son monopole. Ses éditeurs et ses géographes de tous les degrés, jusqu'aux dessinateurs et aux graveurs, semblent avoir désappris ces grandes œuvres, parce qu'ils étaient sûrs de faire des bénéfices d'argent avec des publications qui ne réclament pas de longs travaux; ils le reconnaissent eux-mêmes quelquefois. Il n'y a rien à dire à une pareille déclaration. On peut même admettre que chacun a le droit d'utiliser son travail comme il l'entend; mais, si l'on ne peut adresser des reproches à personne, on peut affirmer que la géographie a été comme trahie; on peut affirmer de plus que cette étude n'est pas la seule qui soitvictime d'une pareille défaillance; des branches multiples de la

science, et des plus importantes, ne sont enseignées dans notre pays qu'avec des livres venus de l'étranger. La géographie est la science qui montre cette défaillance de la façon la plus évidente, puisqu'il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir ; mais cette défaillance, cette vassalité subie et acceptée à l'égard de l'étranger, est très étendue, presque générale.

Bien plus, on pourrait dire qu'elle est voulue. Il y a dans notre société française un groupe d'hommes influents, presque une école, et une école autorisée, qui professe pour la science étrangère, ses livres et ses méthodes, une admiration dangereuse. Cette importation est légitime, quand il s'agit de nous initier aux découvertes accomplies hors de notre pays et de réparer nos oublis ou nos ruines. Elle cesse de l'être, si la pensée nationale ne reste pas dominante dans notre enseignement, si l'on enseigne à notre jeunesse l'admiration de l'étranger, si les emprunts deviennent un tribut, s'il y a des dangers ou des blâmes pour ceux qui réclament l'indépendance intellectuelle, un enseignement vraiment français. Cette admiration de l'étranger, qui est enseignée à notre jeunesse, est aussi pernicieuse que si l'on exerçait les recrues de notre armée, en leur donnant un drapeau qui ne serait pas celui de la France.

Mais je m'arrête ici, sauf à reprendre plus tard ces recherches sur l'influence que la pensée étrangère a prise au milieu de nous. Je ne vous ai parlé de cette influence et de ceux qui la représentent, qu'afin de vous montrer que les graves oublis dont notre enseignement géographique est la victime, ne sont pas des faits isolés. Je ne puis rechercher maintenant d'où vient cette école amie de l'étranger, vous dire si la science et les livres qu'elle présente à notre admiration ont véritablement la valeur qu'elle leur attribue ; si des méthodes que l'étranger a adoptées, parce qu'elles allaient à son propre caractère, conviennent à l'esprit français pour lequel elles ne

sont point faites; si ces importations ne suppriment pas des ressources plus riches qui nous appartiennent en propre; si ce travail de subordination opéré sur la pensée française n'étend pas son influence au-delà de la science; s'il n'est pour rien dans cette prépondérance croissante de l'industrie étrangère qui menace notre travail national; s'il ne prépare pas d'autres ruines encore plus redoutables. Sur tous ces faits, je me borne à une seule observation, à peine nécessaire tant je me suis appliqué à être clair, mais très importante cependant, de peur d'une méprise dangereuse : l'école dont je vous ai parlé, quoiqu'elle étende son action jusque sur les choses officielles, n'est point officielle.

Quant aux remèdes contre ces oublis et ces dangers que je vous ai signalés, je ne m'en occupe point. Le seul que je demande d'abord, c'est la lumière; la lumière, le grand air, bien souvent, sont de puissants opérateurs du bien. L'action de la lumière, de la vérité hautement exprimée, est particulièrement puissante quand il s'agit des hautes questions de la science et de l'intérêt national. Peu importe que cet appel à la lumière et cette discussion des intérêts supérieurs se fasse loin de la foule; la vérité cheminera toute seule et répétera ces appels. L'espérance est encore plus certaine, j'en ai l'expérience, quand ces appels partent d'une cité comme la nôtre dont l'appui est assuré d'avance à toutes les pensées généreuses, et quand il s'agit d'intérêts aussi précieux.

NOTES EXPLICATIVES

Itinéraire de Polybe d'après Pline.

(*Histoire naturelle*, LIVRE V, CHAP. I, § 8).

En attendant la discussion complète de cet itinéraire, l'analyse suivante, très sommaire cependant, permettra de comprendre la marche générale et l'importance de l'expédition de 145.

I. — INTRODUCTION.

Scipione Æmiliano res in Africa gerente, Polybius, annalium conditor, ab illo accepta classe, scrutandi illius orbis gratia, circomvectus prodidit :

A monte eo (Atlante) ;

Ad occasum versus saltus plenos feris quas generat Africa ;

Ad flumen Anatim CCCCLXXXV.M. p. ;

Ab eo Lixum CCV. M. p. ; a Gaditano freto CXII. M. p. abesse ;

« Scipion Emilien, qui commandait en Afrique, confia une flotte à Polybe l'historien, et le chargea d'explorer cette terre; au retour de son voyage, Polybe a donné les explications suivantes:

« En partant du mont Atlas,

« On trouve, dans la direction de l'ouest, des forêts pleines de ces fauves que nourrit l'Afrique;

« On compte, jusqu'au fleuve Anas, 485,000 pas ;

« De ce fleuve au Lixus, 205,000 pas, et, du Lixus au détroit de Gadès, 112,000 pas ; »

L'Atlas, pour Polybe comme pour les Grecs, est un massif particulier de la chaîne qui porte ce nom, et il est placé au point indiqué dans le livre des Atlantes. L'explorateur visita cette montagne et constata que les hauteurs situées à l'ouest de ce massif étaient couvertes de forêts.

Il commençait son récit par la description de cette montagne fameuse; ensuite il donnait toutes ses distances à partir de cette montagne. C'était une sorte d'introduction comme celle dans laquelle il indique les distances ou l'étendue des pays baignés par la Méditerranée occidentale, avant de raconter les guerres d'Annibal, dans son Histoire générale.

Il comptait 485,000 de l'Atlas à l'Anas, l'Asama de Ptolémée, l'Oummer Rebia actuel sur lequel est Azemor; — 205,000 de l'Anas au Lixus, le Lix de Ptolémée, l'El Arich ou Louko de la carte moderne; — 112,000 du Lixus au détroit. Ces pas avaient été comptés sur le sol pendant la marche du corps expéditionnaire, mais en sens inverse, en allant du détroit à l'Atlas. Ils donnaient une somme de 802,000 qui égalerait environ 10°,42', s'ils avaient été mesurés en droite ligne, mais qui correspondent seulement à 6°,20 environ à cause des détours.

II. — Mauritanie.

Inde sinum qui vocetur Saguti;
Oppidum in promontorio Mulelacha;
Flumina Subur et Salat;
Portum Rutubis, à Lixo CCXIII. M. p.;
Inde promontarium Solis;
Portum Risadir;

« A partir de là (du détroit de Gadès), on trouve un golfe, celui de Saguti;

« Une place sur le cap Mulelacha;

« Les fleuves Subur et Salat;
« Le port Rutubis, éloigné du Lixus de 213,000 ;
« Ensuite le cap Solis, (ou du Soleil) ;
« Le port Risadir ; »

Le golfe de Saguti correspond aux vastes marais s'étendant au nord du Sebou ; le cap Moulelacha est la pointe qui forme la rive septentrionale du Sebou ; ce fleuve est le Subur des anciens, et la Sala correspond au Salat; le port Rutubis était au sud de l'Asama ; le cap Solis correspond au cap Blanc; le port Risadir n'a pas encore été déterminé.

Tous les faits indiqués dans cette deuxième liste se trouvaient dans le premier chapitre de la relation.

Dans ce chapitre, Polybe racontait sa marche dans la Mauritanie, et son récit le ramenait naturellement vers l'Atlas, dont il avait déjà fait mention dans sa préface.

III. — Atlas et Dépendances.

Un chapitre ou un livre particulier racontait la marche de l'expédition à travers cette montagne ; mais Pline, qui voulait donner à son résumé la forme la plus brève, a omis ce chapitre, parce qu'il avait déjà parlé de l'Atlas. Les pays décrits dans cette partie de la relation s'étendaient de la Mauritanie méridionale jusque dans le nord du désert.

IV. — Le Désert.

Gætules Autololes ;
Flumen Cosenum ;
Gentes Selatitos et Masatos ;
Flumen Masathat ;

« Les Getules Autololes ;
« Le fleuve Cosenum ;

« Les tribus des Selatites et des Masates ;

« Le fleuve Masathat ;

Ce chapitre décrivait la marche de l'expédition à travers le Sahara occidental. Les Autololes, qui s'appelaient aussi Autolatæ, d'après Ptolémée, habitaient dans le pays d'Aderar. Cela montre que l'emplacement des tribus et des fleuves (ou marigots), indiqués dans cette liste, doit se trouver au nord du Sénégal. On en indiquera la position quand cette étude sera publiée en entier.

V. — Région du Darat, le N' Dar ou Sénégal actuel.

Flumen Darat in quo crocodilos gigni ;

Dein sinum DCXVI. M. p. includi montis Barce promontorio, excurrente in occasum, quod appelletur Surrentium ;

Postea flumen Salsum, ultra quod Æthiopas Perorsos, quorum a tergo Pharusios ;

Iis jungi mediterranœos Gætulos Daras ;

Atque in ora Æthiopas Daratitas ;

« Le fleuve Darat, qui nourrit des crocodiles ;

« Ensuite un golfe, de 616 milles de longueur, est limité par un cap nommé Surrentium, qui se détache du mont Barcé, et qui se projette vers l'ouest ;

« Ensuite le fleuve Salsum, derrière lequel sont les Æthiopiens Perorsi, touchant eux-mêmes aux Pharusii, du côté de l'intérieur ;

« Au-delà de ces derniers, et dans l'intérieur des terres, les Gætules Daras ;

« Tandis que sur la côte se trouvent les Æthiopiens Daratites ; »

Le fleuve Darat de Polybe est identique au Daras de Ptolémée et au Senégal actuel. Ce vieux nom s'est si bien

conservé que la ville de St-Louis est désignée sous le nom de N' Dar chez les tribus de l'intérieur (d'après le Dr Lenz). Le grand cap de l'ouest est le cap Vert, et le golfe mesurant 616 milles ou 6°, 21', qui se creuse au nord de ce cap, est celui qui s'étend jusquau cap Blanc du Sahara : on peut même s'assurer que la mesure de Polybe est entièrement exacte. Quant aux autres détails de ce chapitre, il est impossible de les discuter ici ; mais on verra plus tard qu'ils rappellent des faits d'une grande vérité, et que la plupart des peuples rencontrés par le voyageur ont une histoire pleine d'intérêt.

VI. — Les grands plateaux au sud des sources du Sénégal.

Flumen Bambotum crocodilis et hippopotamis refertum ;
Ab eo montes perpetuos usque ad eum quem Theôn Ochema dicimus ;
Inde ad promontorium Hesperium navigatione dierum at noctium X.
In medio spatio Atlantem locavit ceteris omnibus in extremis Mauritaniæ proditum.

« Le fleuve Bambot, plein de crocodiles et d'hippopotames;
« A partir de ce fleuve courent des montagnes continues jusqu'à ce massif que nous nommons Theôn Ochêma ;
« De là, (du même fleuve), jusqu'au cap Hesperium (ou du Couchant), il faut naviguer dix jours et dix nuits.
« Vers le milieu de cette étendue, il a placé, à l'extrémité de la Mauritanie, l'Atlas, qui dépasse toutes les autres montagnes. »

Le Bambot, le premier grand fleuve que Polybe rencontra au sud du cap le plus avancé vers l'ouest, est évidemment la Gambie. Les montagnes qui se prolongent sans interrup-

tion à partir de ce fleuve, se montrent vers sa source et non vers son embouchure. C'est par ces montagnes que Polybe se rendit vers le Thêon Ochêma occidental, celui dont parle Ptolémée, qui n'est pas la montagne de ce nom dont il est question dans le récit de Hannon. C'est là que le voyageur vit ces terres élevées des régions équatoriales sur lesquelles il pleut beaucoup. Ce massif se trouvera au N.-E. du pays de Liberia. Pline, qui ne connaissait pas le Char des dieux occidental, et qui a parlé du voyage de Hannon sans avoir lu la relation de ce voyageur, n'a pas cherché à s'expliquer ces faits. A cause de cela il y a une obscurité encore plus épaisse dans cette partie de son récit.

Mais cette obscurité disparaît quand on remarque qu'il y avait eu deux expéditions, partant l'une et l'autre du Bambot, l'une dirigée par l'intérieur sur les plateaux qui courent au sud des sources de ce fleuve, l'autre par mer au sud de son embouchure. Polybe dirigea la première, la flotte fit la seconde ; elle s'avança jusque vers la pointe de l'île de Cherboro (nord de Liberia). Après le voyage de Hannon, les Carthaginois eux-mêmes avaient cessé de naviguer dans le golfe Sans limite ; ils avaient ouvert les routes de l'intérieur qui les dispensaient de faire de longues courses par mer.

La dernière phrase du résumé de Pline, celle dans laquelle le naturaliste dit que l'Atlas est placé, d'une façon telle quelle, entre le détroit de Gadès et le cap du Couchant, est une réflexion, qui n'est pas de Polybe, mais de Pline lui-même. Celui-ci ne voulait pas terminer son analyse sans y joindre quelque observation de son crû, pour faire croire qu'il avait examiné tous ces faits de près ; le procédé est connu et commun.

TABLE

PREMIÈRE NOTICE

DEUXIÈME NOTICE

NOTES EXPLICATIVES

Lyon, Assoc. typ., rue de la Barre, 12. — F. Plan, directeur.

DU MÊME AUTEUR

La Traite orientale, histoire des chasses à l'homme organisées en Afrique depuis quinze ans pour les marchés de l'Orient. — Paris, Guillaumin, 1870.. 6 fr.

The Slave Trade in Africa in 1872, *principally carried on for the supply of Turkey, Egypt, Persia and Zanzibar, translated with a preface, by Joseph Cooper.* — Edward Marsh, London, 1872.

André Brüe, ou l'origine de la colonie française du Sénégal. — Paris, Guillaumin, 1874.. 6 fr.

Doctrina Ptolemæi de Nilo et Nigeri. — Paris, Guillaumin, 1874.. 3 fr.

Petite carte topographique de la France, avec courbes, 18 feuilles. — Lyon, Palud, Georg.. 4 fr.

La première école de géographie astronomique et la prochaine découverte du pays des Garamantes, 1878. — Paris, Challamel; Lyon, les principaux libraires.................. 75 cent.

Les anciennes explorations et les futures découvertes de l'Afrique centrale, avec la carte de la Libye centrale. — Paris, Challamel; Lyon, les principaux libraires.................. 1 fr. 25.

Le Jura, première lecture sur la carte de France. — 1880, Paris, Dumaine.. 2 fr. 50.

Les Atlantes, histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif. — Paris, Leroux.. 6 fr.

Lyon, Assoc. typ., rue de la Barre, 12. — F. Plan, directeur.

